

Le Samedi

VOL. II.—NO. 15.

MONTREAL 20 SEPTEMBRE 1890.

PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

PRENEZ GARDE AU BOULE-DOGUE !



La compagnie des chars Urbains.—Notre chemin de fer urbain est le plus beau du monde, et suffit à tous les besoins de Montréal ; tenez-vous le pour dit.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 20 SEPTEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un grand merci ne remplit pas la bourse.

Le conseil pour un fou vaut le savon pour un nègre.

La cognée voudrait en savoir plus que le manche.

L'umée et femme bavarde chassent l'homme de la maison.

Ne jette pas la pierre à une noix avant d'en voir quarante.

Si l'envie brûlait comme le feu, le bois ne serait pas si cher.

Pilez un fou dans un mortier, il n'en deviendra pas plus sage.

As-tu donné ta parole, tiens-la ; ne l'as-tu pas donnée, tiens bon.

L'or a besoin d'être frappé pour avoir sa valeur, et l'enfant aussi.

C'est avec plaisir que nous avons appris qu'on avait pu raccommode la dernière jeune fille qui avait éclaté en sanglots.

Montréal est une ville bien malsaine remarquait madame Calineau, mon mari dit que notre fils vient d'y attraper un diplôme à l'école.

Messieurs, s'écriait un orateur populaire, il faut remonter à plus de cinq cents ans dans l'histoire pour trouver une pareille injustice, et encore ne la trouverait-on pas.

Les savants disent que l'homme à l'état sauvage ne connaît pas le mal de dent ; cependant comment expliquer que l'homme qui a mal aux dents redevient à l'état sauvage.

Un auteur nous a envoyé "L'art de rendre le peuple heureux sans argent." Nous allons lire l'ouvrage et le mettre en pratique. Car, et n'oubliez pas cela, nous sommes dans les conditions voulues.

Le temps c'est de l'argent. Nous n'en doutons si peu que nous prévenons l'auteur du proverbe qu'un de nos employés, père de neuf enfants, a en mains un bon fonds de temps disponible qu'il est prêt à céder pour de l'argent à cinquante pour cent de perte.

Grave ! très grave ! le mormonisme a envahi le Canada. Un de nos grands confrères annonçait sans rire que les billets pour le bal du Prince Georges coûteraient \$4.00 pour la première dame ? et \$3.00 pour la seconde. Et la troisième ! Oh ! ces montréalais !

De deux maux choisir le moindre



(Scène de bal masqué)

Jones à Charles Maskinongé qui a oté son masque pour conduire une dame au buffet.— Veuillez ne pas prendre la chose en mauvaise part ; mais madame Rimbault vous prie de bien vouloir remettre votre masque pour l'accompagner.

IL AURAIT DU MOURIR

M. Restetard. — Oh ! mademoiselle c'était affreux ! quand j'ai vu ce taureau furieux s'élaner sur moi, j'ai pensé qu'il me fallait mourir ; puis la réflexion venant j'ai essayé de me sauver.

Mademoiselle (regardant la pendule). — On a bien raison de dire, monsieur Restetard que les premières pensées sont les meilleures.

SIGNAL CONNU

Rosa. — Pour une fois que j'essaie de faire un peu la coquette, ça ne m'a pas réussi. Aussi, on ne m'y prendra plus ; devrais-je vivre cent ans.

Arma. — Bah ! ça se passera. Au fait qu'est-ce qui t'arrive ?

Rosa. — Figure-toi que je lance une simple œillade au gentil petit commis de la pharmacie de... et ne s'avise-t-il pas de me mettre je ne sais quel affreux mélange d'alcool dans mon soda !

GRAIN DE SEL vs. GRAIN DE PLOMB



Maud. — Je vous ai toujours connu pour un cœur d'or.
M. Tivernal. — C'est, en effet, mon ambition ; mais comment se fait-il, mademoiselle, que vous ayez deviné...
Maud. — Deviné !... Non ! j'ai vu de mes yeux. Vous avez fait grâce si gentiment à ces pauvres petits joiseaux. C'est expressément que vous les avez manqués, n'est-ce pas ?

MOTS D'ENFANTS

— Charles, papa m'a donné deux cents parce que j'ai tenu son cheval.

— Et moi, ma grande sœur m'en a donné cinq parce que j'ai tenu ma langue.

Maman. — Suzanne, tu n'es pas gentille, tu as offert ton sucre d'orge à toutes tes amies, excepté à ta sœur, pourquoi cela ?

Suzanne. — Tiens, maman ? Elle prend tout ce que je lui offre.

UN INCRÉDULE

Mendiant. — Veuillez donner quelque chose à un pauvre voyageur.

Passant. — Désolé ; contre mes principes ; j'appartiens à la Société contre la mendicité.

Mendiant. — Tiens, j'aurais cru le contraire ; faites voir votre carte si c'est vrai.

TROTTOIRS DANGEREUX

Baptiste, (après huit jours de pluie). — Ça glisse ce matin, Pat.

Pat. — Glisse ! je pense ; voilà trois fois que je m'étais ce matin, avant d'avoir pu me relever une seule fois.

POIDS ET MESURES

Papa, (parvenu). — Il me semble, Emilie, que tu nous joues ton morceau de piano d'une étrange manière.

Emilie. — Ça dépend de la mesure, papa.

Papa. — Oh ! tu sais, si c'est pour moi, ne te gênes pas. Nous avons les moyens d'en avoir à la grosse ; pas à la petite mesure.

TRISTE CONSOLATION

Lui (60 ans). — Ma chère, si vous me permettez, je vous ferai remarquer que vous ne montrez pas assez de déférences pour les vieilles gens. Vous aussi, vous serez une vieille femme un de ces jours.

Elle (25 ans). — Je le sais, mais c'est une consolation de savoir que je ne serai jamais un vieil homme.

JEUNESSE IMPITOYABLE

Vieuxmillion. — Ma chère mademoiselle Lajeunesse, je mourrai heureux si vous consentez à m'épouser.

Mademoiselle Lajeunesse. — Et moi je serais heureuse de vous épouser si vous étiez mourant.

VOISINS EN PAIX

Brown. — Vous querellez-vous toujours avec votre voisin, à propos de ses poules et de votre jardin ?

Smith. — Oh ! non, tout est calme maintenant.

Brown. — Vous avez enterré la hache de guerre.

Smith. — Mieux que ça. J'ai enterré les poules.

SYMPHONIE EN ROSE

Lui. — Alors, ma chère Claire, vous êtes tous jours décidée à passer le commencement de notre lune de miel — puisse-t-elle être éternelle ! — dans les solitudes de la Suède ?

Elle. — Certainement, mon cher Edouard. N'avez-vous pas remarqué que la Suède est tous jours teintée en rose, sur les cartes ; et le rose me va si bien.

LES DANSES MODERNES

RÉSURRECTION DU MENUET

Le prochain numéro du SAMEDI sera en partie consacré au *Menuet*, cette danse renommée de nos ancêtres. Nous en donnerons à la foi la musique et les figures avec d'amples explications. On sait que le *Menuet* vient de reconquérir sa place dans le grand monde européen. Quelques salons américains l'ont aussi adopté. Nous souhaitons qu'il supplante l'insipide et démoralisante valse qui trace une ligne de démarcation si peu disgracieuse entre la société anglaise et la société canadienne-française...

La danse d'une époque est un renseignement fécond. Elle a toujours des points de ressemblance avec un autre art : l'architecture. La demeure s'harmonise toujours avec le caractère de son geste. Dans ces deux arts, l'architecture et la danse, une nation, un siècle, affirment clairement leur originalité.

Or, le temps présent manifeste-t-il quelque originalité ? En architecture, néant. Dans tout un siècle, pas un moment. En matière de danse, on emprunte au passé. Le style de la danse est composite, comme les styles de l'architecture. Et pourtant, conservées par les peintures, par les estampes, les danses aujourd'hui instruiront nos descendants curieux sur plusieurs points de notre existence.

La danse est un art grave, solennel et sacré. Aux temps magnifiques d'un passé mystérieux, les hommes la consacraient à l'exaltation de leurs plus nobles conceptions, celle du Divin, puis à glorifier les héros morts et les belles femmes. Cet art ne peut donc avoir son ampleur qu'en un siècle de foi qui bâtit des temples. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un but, être une élégance, un charme : être, comme les fleurs, l'épanouissement d'une beauté ! Elle sert à la manifestation des énergies et des grâces des corps humains. Elle est l'un des poèmes que chante la jeunesse triomphale. Soit. Acceptons-la telle, sans pleurer sa splendeur abolie. La part qui lui reste est enviable encore.

La danse moderne par excellence, nous arrive, comme la musique, du Nord : c'est la valse. Les danses anciennes nous venaient d'Italie, dans le grand souffle d'art de la Renaissance.

Oh ! la valse, enivrement des couples jeunes, tourbillon qui vous emporte, parmi les griseries du rythme, vers l'oubli de l'heure ; magnétique tournoiement dans des cercles bornés par une eau de Léthé ! Byron l'a maudite ; mais il était boiteux. Qui l'inventa ? Sans doute les blondes Ondines du Nord, quand elles dansaient sous la lune, dans l'herbe moelleuse, avec les voyageurs retardés qu'elles enivraient de leur amour. Sans doute c'est la valse que devaient enseigner à l'enfant de la ballade allemande les filles du roi des éolines.

La valse que les Slaves dansent avec une fréquence de nobles animaux déchainés, à laquelle les Français s'abandonnent avec une voluptueuse élégance, c'est bien la danse la plus caractéristique de notre temps. Elle s'harmonise avec le costume moderne. Le frac noir ou l'habit rouge du cavalier ; la robe décolletée de la danseuse, si légère qu'on la dirait traînée avec la subtile vapeur des nuages colorés par les soleils couchants ; on ne se figure pas des couples de valseurs autrement costumés. Dans les bal parés, la valse semble moins à l'aise. Qu'on essaye de la danser en costume Renaissance, comme au beau temps de la pavane, ou en costume Louis XIV, comme au beau temps du menuet : les hommes avec l'épée, les femmes avec la raide fraise et les vertugadins ou les paniers. Tout ce monde se trouvera gauche, empêtré, lourd, quand il se lancera dans le tourbillon constant de cette étreinte qui est la valse.

Puis, la valse est une danse de gens nerveux, éveillés, d'êtres ayant hâte de vivre et vivant en hâte. Elle n'est qu'un enlacement qui commence avant la première mesure des violons. Les préludinaux gracieux des danses anciennes, le jeu

charmant des saluts, des révérences, des prières, des supplications qui, par une pente insensible, conduisent au définitif enlacement, tout cela est supprimé. La valse est la danse chère au nerveux. Toute époque a des caractères particuliers de gestes, qui se retrouvent dans tous ses gestes. On les retrouve dans le geste de la danse et dans le geste de l'escrime. C'est naturel. L'homme parade avec la femme comme il combat avec l'épée. La danse est une lutte pour l'amour, l'escrime une lutte pour la vie.

Du quadrille français au quadrille américain, il y a une différence analogue. Le premier est courtis, galant, discret, d'une politesse cérémonieuse, voire un peu maniérée ; le second devient brusque, fougueux, emporté. Les rapports des cavaliers avec les danseuses indiquent de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes dans les relations entre hommes et femmes. Moins de respect, moins de prévenances d'une part, de l'autre moins de coquetteries. Il semble qu'on marche vers cet idéal bizarre : la femme égale de l'homme. Le quadrille américain est né d'un monde où domine la camaraderie entre hommes et femmes, les grâces modernes du flirt et la brusquerie dans la poursuite d'amour.

Le quadrille des lanciers subsiste encore avec ses révérences, ses lentes passades ; son appareil solennel de galanteries déjà surannées. Mais tout fait prévoir que bientôt il devra laisser la place à un ensemble de figures plus "dans l'air."

La mazurka, c'est l'élégance indolente et hautaine, c'est un glissement léger ondulant sans hâte vers le tournoiement passionné de la valse.

Après cela que reste-t-il parmi les danses modernes ? Le cotillon, quelque chose de très caractérisé, de très spécial ; puis de vulgaires trémoussements sans accent, sans âme, comme la polka, la scottish, la gigue brutale et inharmonieuse.

Aujourd'hui, l'art de la danse, comme l'architecture, va fouiller le passé. Il exhume, de la poussière dorée où elles dormaient, parmi l'amoncellement des aimables souvenirs, parmi l'attirail pâli et fripé des élégances défuntes, les danses oubliées qui mettaient des roses triomphales aux joues des princesses.

Et voici que nous voyons des pavanes exécutées par des cavaliers portant la cape et l'épée, par des danseuses en surcot et robe traînante, comme aux temps où la belle Marguerite de Navarre captivait toutes les admirations. Voici renaître le menuet, dansé par des cavaliers à la Louis XIV, par des dames qui ressemblent à Louise de la Vallière, comme au temps où le roi-soleil était maître de ballet.

On a même vu reparaître l'aïeule de la pavane, la basse-danse, dont la vogue remonte au quinzième et au seizième siècle. La basse-danse a-t-elle chance de revenir un jour avec grande faveur ? On ne ressuscite pas les morts qui séjournent si longtemps dans leur tombe. C'est une danse trop grave, trop lente, trop compassée pour plaire aux êtres nerveux et prestes d'aujourd'hui. Elle est solennelle et noble. Très vieille, très loin de nous, on sent qu'elle vient du passé où la danse n'avait pas complètement déposé son caractère héréditaire et sacré, où les prélats du concile de Trente, au sortir des discussions théologiques, se livraient à des danses religieuses.

La pavane a conservé quelque chose de la gravité de la basse-danse. Elle est pourtant plus joyeuse, grâce à son passet à sa mesure binaire. Le poème de l'amour, qui chante pour accompagner toutes les danses s'y fait entendre avec plus d'énergie et de passion. Dans la pavane, la danseuse a des pas plus provocants ; le cavalier, des attitudes plus pressantes. Dans la basse-danse, le jeune homme, de temps en temps, comme dit le langage naïf des vieux orchésographes, " dérobera une veillade à sa dame." A la fin de la pavane, c'est un baiser qu'il lui dérobera. Il y a progression.

Peu de danses, aussi bien que cette pavane toujours glissante, toujours légère, permettent aux jeunes femmes et aux jeunes hommes de déployer, — s'ils en sont doués ! — l'élégance et la noblesse. Mais elle exige la beauté plastique. La pavane, comme le menuet, ne souffre pas la médiocrité. Pour y toucher, il faut être sûr de soi.

Aussi, elle réserve des triomphes à ceux qui la pratiquent dignement...

Danser le menuet, c'est évoquer toute la cour de Louis XIV glissant solennellement au son de la musiquette menue des violons de Lulli. Aussi le faut-il maintenant exécuter en costume historique. L'habit moderne y paraîtrait trop grêle. Il y faut la monstrueuse perruque, les rubans, le jabot de dentelles et l'épée en verrouil soulevant le pan de la tunique longue. Il y faut la lourde jupe évasant les hanches, dont émerge la tige frêle du buste élancé. Il y faut l'allure lente et hautaine, le port d'épaules orgueilleux, le port de tête froid.

Le menuet, c'est un ballet très symétrique, très compassé et très élégant. Y réussir, quelles difficultés ! Mais aussi un menuet dansé médiocrement, quelle odieuse chose ! Qu'on y excelle ou qu'on ne s'en mêle pas ! Louis XIV avait raison de mépriser les mauvais danseurs de menuet. Il s'agit de faire avec aisance des gestes dont l'ordonnance est indubitablement réglée. Nulle part n'y est abandonnée à l'initiative. Aussi le menuet veut-il des danseurs de tradition, non des danseurs d'originalité.

On l'a exhumé de la poussière du passé, est-ce pour lui infuser une vie nouvelle ?

Ces mouvements bien réglés, savants, inviolables, ces révérences, ces conduites, ces voltes de la danseuse sous la courbe du bras mâle, tout cet appareil classique du menuet, cela suffit à nous dire comment le siècle dix-septième aimait la femme : avec plus de courtoisie étudiée que de passion ingénue, avec plus de formaliste emphase que de tendresse vraie. Et les grâces airs de menuets, depuis ceux de Lulli jusqu'à celui d'Exaudet et celui de Boccherini, il faut les entendre, sortant d'une épinette ou d'un clavecin, rappelant gentiment le souvenir à demi effacé de grâces surannées.

La danse qui clôture un bal, elle est bien moderne. O maître Watteau, si tu revenais au monde pour prêter à la fête galante d'aujourd'hui le prestige de ton charmant génie, tu ne manquerais pas de peindre le cotillon. Le cotillon, une jolie chose qui porte un vilain nom. Mélange de valse et de jeux innocents.

Il commence à l'heure où bientôt la fatigue va terrasser les jeunes corps. Les robes sont défraîchies, et fanées, les fleurs des corsages et des chevelures sont tombées. Les tailles s'abandonnent, les cœurs s'entrouvent. Le masque social a quitté les visages. On n'a plus guère l'énergie de jouer complètement le lourd rôle mondain. C'est l'heure de la sincérité.

L'aube vient planer sur la fin du cotillon. La lumière de la nature, discrètement se mêle aux feux des lustres. Alors c'est la mélancolie des fêtes terminées. Les chairs deviennent pâles et violacées, les traits tirés, les yeux cerclés de bleu. Mais la victorieuse jeunesse résiste à cette dure épreuve. Les carnations de vingt ans apparaissent plus fraîches et plus chaudes à ce premier baiser d'aurore.

Pendant toute la durée du cotillon, les couples passent par des alternatives de danse et de causerie. Heure aimable pour qui sait la cueillir, heure où l'on peut deviser de choses douces dans l'alanguissement des volontés, où l'on peut entendre quelquefois, en quelque bouche jolie, une voix qui vient du cœur, éfarée de s'envoler. Heure dont il faut cueillir le charme tout en évitant les désagréments des "figures" malicieuses, en écoutant bourdonner des âmes qu'agite le souci des fleurs et des rubans ! Puis quitter la fête et rentrer dans la solitude de son cœur, comme rentrerait dans l'eau tranquille de leurs lacs, au premier rayon de l'aurore, les nymphes de Lydie quand elles avaient toute la nuit dansé, sous la lune, au son de musiques mystérieuses.

EMOTION RÉFRIGÉRENTE

Au Royal, pendant la représentation d'un drame poignant.

Spectateur chauve qui a recu sur la tête des gouttes d'eau du toit, et qui s'adresse à une dame de la galerie.—Je respecte votre émotion, madame, mais vous ne pleurez sur le crâne, et ça refroidit la mienne.

LA BOBINE DE FIL

FARCE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

MONSIEUR BÊTENOR.—MADAME BÊTENOR.—MADEMOISELLE LISE GUËPENTAILLE (vendeuse). — MONSIEUR FENLEVANT (cocher).

ACTE I.

La scène représente le magasin de nouveautés de la grande maison Blanc & Faïlle. Madame Bêtenor est au comptoir de la mercerie, présidée par Mademoiselle Guépentaille.



Madame Bêtenor.—Je désire avoir une bobine de fil.

Mademoiselle Guépentaille, (arrangeant ses frisons à l'aide d'une glace à main).—Pardon, vous dites ?

Madame Bêtenor.—Une bobine de fil.

Mademoiselle Guépentaille, (continuant à soigner sa chevelure).

—Oui, madame, un moment. Quelle couleur ?

Madame Bêtenor.—Mauve.

Mademoiselle Guépentaille.—Peuse pas que nous en ayons. Nous en avons mais... clair ou foncé ?

Madame Bêtenor.—Clair.

Mademoiselle Guépentaille.—Ah ! voilà. Je savais que nous en avions eu, mais je pensais qu'il n'en restait plus. Voulez vous l'emporter ?

Madame Bêtenor, (se redressant).—Comment, l'emporter ! Certainement non. Vous l'enverrez, 12924 Sherbrooke. Et aujourd'hui sans faute, n'est-ce pas ?

Mademoiselle Guépentaille.—Oui, madame, aujourd'hui sans faute. *Cash ! Cash ! ! Cash ! !* Où donc est-il ce gamin ? Dites donc, numéro 13, prenez ça, vite, et revenez de même. Comment, vous êtes occupé ? J'appelle l'inspecteur si vous ne prenez pas ce paquet immédiatement ! Quoi, des grimaces, mauvais galopin ! Revenez en courant et sauvez-vous.

ACTE II.

(11 heures du soir). La scène représente la chambre à coucher de Monsieur et Madame Bêtenor. Ils dorment profondément tous les deux. Pas de lumière dans la maison, les domestiques sont couchés.

Madame Bêtenor, (sursautant dans son lit).—Hyacinthe ! Hyacinthe ! !

Monsieur Bêtenor.—Hein ! quoi ! Tu ne peux plus dormir maintenant ! Qu'est-ce que tu veux ?

Madame.—Il y a quelqu'un qui sonne.

Monsieur.—Laisse-le sonner. Il n'emportera pas la sonnette toujours.

Madame.—Mais il n'y a personne pour répondre ; les servantes sont couchées, là-haut, elles ne peuvent rien entendre.

Monsieur.—Elles entendraient que ça ne changerait rien. (La sonnette a un accès de delirium tremens).

Madame.—Lève-toi et va ouvrir. Ça doit être quelque chose d'important. Un télégramme peut-

être. Ma mère est malade ! morte, qui sait ? (pleurs et sanglots). Mais dépêche-toi, tu veux me tuer d'angoisse. O, Hyacinthe ! je n'aurais jamais cru cela de toi.

Monsieur, (commençant à être gagné par l'inquiétude).—Où diable a-t-on mis les allumettes ? On ne les trouve jamais, quand on en a besoin. (La sonnette prend des apparences de tocsin). Bien ! bien ! mais par tous les saints, ne démolissez pas la maison, j'y vais. Au fond, c'est peut-être la dépêche de ma nomination de sénateur.

Madame.—Hyacinthe ! tu ne vas pas descendre dans ce costume-là.



Monsieur.—St !. Ah ! ça, est-ce que tu veux que je me mette en habit ?

Madame.—Met-toi quelque chose sur le dos, au moins. Qu'est-ce que tu dirais si c'était une dame ?

Monsieur, (ironiquement).—Une

dame ! Elle serait propre la dame qui s'amuserait à tirer les sonnettes à minuit. Je descends comme je suis, quand même je devrais me trouver en présence d'un régiment d'amazones.

(Il descend, tombe dans une chaise, jure, ne peut pas trouver le bouton de la porte, jure encore. Il ouvre en s'écorchant le pied, rejure de plus bel.)

Monsieur, (dans le vestibule, doucement éclairé par la lune et ressemblant, dans la blancheur immaculée de son costume, à une vierge de féerie).—Hello ! eh, là-bas ! qu'est-ce que vous voulez ?

Fenlevant, (cocher).—Sherbrooke 12924, Bêtenor, est-ce ici ?

Monsieur.—Oui, après ; faites vite !

Fenlevant.—Un paquet de chez Blanc & Faïlle.

Monsieur, (rageant).—Un paquet ! En voilà une heure pour l'apporter ; si j'avais pensé à ça, je serais descendu avec mon revolver.

Fenlevant.—Faut dire ça aux patrons, pas à moi. Ça ne m'amuse pas de venir vous voir en chemise. Ai des ordres d'apporter le paquet, sûr, ce soir, sans faute ; dérangé d'un mille pour ça, c'est moi qui devrais me fâcher et pas vous.



Monsieur.—Ah ! en voilà trop, donnez-moi le paquet.

Fenlevant.—Le v'là.

Monsieur.—Où, idiot ?

Fenlevant.—Vous m'assommez, à la fin, avec votre bobine, tenez. (Il jette le paquet dans le vestibule et se sauve.)

Monsieur.—Ma bobine ! Insolent. J'irai me plaindre demain. Où l'a-t-il jeté ce maudit paquet ?

(Monsieur Bêtenor ferme la porte, se met à quatre pattes, tête partout, jure dans tous les coins, et finit par trouver l'objet, l'emporte en courant et en le tenant entre le pouce et l'index.)

Madame.—Qu'est ce que c'était, mon ami ?

Monsieur, (imitant son épouse).—Qu'est-ce que c'était mon ami ? Je comprends que vous le demandiez. Tenez, madame, c'est ça. (Il défait le papier et montre à Madame Bêtenor une bobine de fil mauve.)

Madame, (la prenant).—Tiens, c'est mon fil mauve !

Monsieur, (furieux).—Votre fil mauve !... Je veux être...

Madame.—Hyacinthe !

Monsieur.—Que le...

Madame.—Monsieur Bêtenor !

Monsieur, (grinçant des dents).—...Non d'un toutou...

Madame.—Vous devriez être honteux de vous emporter comme cela pour rien.

Monsieur.—Rien ! Vous appelez cela rien, que de faire courir à minuit, dans les rues de Montréal, un homme, un cheval et une voiture, pour vous apporter une bobine d'un saperlipopette de fil mauve que vous auriez pu prendre dans votre poche. Rien ! c'est rien peut-être que de réveiller, à minuit, votre mari qui a besoin de tout son repos pour suffire au travail que lui impose votre luxe effrené. Rien ! que de faire courir en chemise, à quatre pattes, la nuit, après une bobine de fil, l'homme dont vous portez le nom. Madame, je veux être pendu si...

Madame, (frivole et digne).—Vous oubliez, Monsieur Bêtenor, que vous parlez à votre femme. Je me refuse à entendre plus longtemps un pareil langage ; je me retire dans la chambre de ma fille. Bonsoir et adieu, monsieur !



Monsieur Bêtenor reste surpris, puis se jette sur son lit. Il a le cœur-hémar, s'agite en criant de minute en minute : "Tiens, v'là la bobine. Oh ! cette bobine ! Madame, quand vous sortirez, prenez votre bobine ! Ah ! une bobine !"

L'UTILITÉ DES MOUCHES

—Que la peste soit des mouches ! s'écria le bedeau.

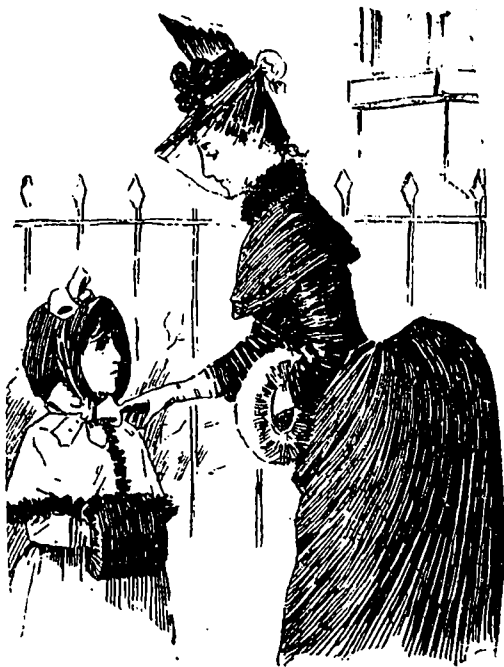
—Bénies soient les mouches, ajouta le prédicateur, ce sont elles qui empêchent mon auditoire de dormir.

CHANGEMENT REGRETTABLE

Pasteur (en tournée d'adieux).—Vous avez tort, chère madame, de tant vous désoler de mon départ ; vous aurez un meilleur pasteur que moi, dans mon successeur.

Vieille dame.—Je n'en crois pas un mot ; j'ai déjà assisté à quatorze changements et chaque fois le nouveau venu était plus mauvais que l'autre.

NOS CHÉRIS



Nouvelle institutrice. — Ainsi, tu as un petit frère : Quel âge a-t-il ?
Minette. — Je ne sais pas, mademoiselle.
L'institutrice. — Comment, tu ne connais pas l'âge de ton petit frère !
Minette. — C'est-à-dire pas au juste. Ça ne fait que trois mois qu'il sait jurer.

POURQUOI J'AIME LES CHÉRUBINS

Faisant voir l'avenir en rose,
 S'il est un sujet qui repose
 Des soucis de tous les instants,
 C'est de parler des petits enfants.
 Voyez ces belles têtes blondes...
 Est-il rien de plus gracieux
 Que ces mignonnes faces rondes,
 Aux regards purs comme les cieux ?

J'aime lorsque ce petit monde,
 Courant sa course vagabonde,
 Lance à travers tout le jardin
 Ses éclats d'un rire argentin.
 Adorable dans ses tendresses,
 Dès que l'enfant se fait calin,
 Il n'est jamais trop de carresses
 Pour cet amour de diabolin.

Il vient égayer la chaumière,
 Et, de sa bouche printanière
 Faisant risette aux vieux parents,
 Pour eux trouve des mots charmants.
 Grand-père, dont l'âme est ravie,
 Mange des yeux ces chers enfants,
 Qui semblent n'entrer dans la vie
 Que pour aimer ses cheveux blancs.

Aussitôt que dans sa couchette
 L'enfant, le soir, fait sa dormette,
 Tout doucement, sans l'éveiller,
 Sa mère vient pour le veiller.
 Sur le front blanc de l'enfant rose
 Mettant alors de longs baisers,
 Sa bouche, heureuse, s'y repose,
 Et ses soucis sont apaisés.

GUSTAVE GIRARD.

VAINÉ AMBITION

Toujours l'avidité croît avec la fortune,
 Une hauteur franchie en fait voir encore une,
 Et, tout en s'élevant de hauteur en hauteur,
 On se rend malheureux à force de bonheur.

MISANTHROPE

En mon cœur la haine abonde,
 J'en regorge à tout propos :
 Depuis que je hais les sots,
 Je hais presque tout le monde.

PAUVRE NATURE

Le plus sage en sa vie
 A quelquefois des moments de folie :
 Chacun s'égaré et le moins imprudent
 Est celui-là qui plus tôt se repent.

RECONCILIATION

A Chicago, dans le bureau d'un avocat :
Clienté (entrant comme une bombe). — Dites donc, avez-vous commencé la procédure en divorce, pour moi ? Si oui, arrêtez tout et dépêchez-vous.
Avocat. — Tiens ! vous êtes réconciliés ?
Clienté. — Réconciliés ! Pas du tout ; seulement, mon mari vient d'avoir la gentillesse de se faire écraser par un train, et je veux actionner la compagnie en dommages.

CERTIFICAT D'HONNETETÉ

Patron. — Je n'ai pas besoin de caution, mais apportez-moi un certificat d'honnêteté de votre ancien patron et je vous engage.
Postulant (retournant au bout d'une heure avec la lettre suivante). — "Je certifie que le porteur de la présente m'a emprunté une fois mon parapluie et qu'il l'a rapporté dans les quarante-huit heures."
Patron. — Très bien, mon garçon, vous pourrez entrer chez moi.

ENTRE LES DEUX SON CŒUR
BALANCE

Lisa. — On peut dire que tu as de la chance : être demandée en mariage par deux jolis garçons ! Tes-tu décidée ! Lequel as-tu choisi ?
Emiline. — Je t'avouerai que je suis dans une grande perplexité. Si je me décide à me marier avec ma robe crême, je prendrai Alphonse qui est brun. Mais si je me décide pour mon costume bleu je crois que Jean qui est blond se mariera mieux avec le ton de ma toilette.

TROP DE CERTIFICATS

Bourgeoise. — Vos certificats sont bons : avez-vous des visiteurs ?
Cuisinière (cherchant une place). — Oui madame ; à preuve que je peux également vous montrer de bons certificats en faveur du monsieur.

NOS CHÉRIS



Tommy qui a trop mangé de milon. — Oh ! maman, si tu savais comme ça fait mal en dedans de mes pantalons neufs !

NOS CHÉRIS



Léon qui souffre d'une piqûre de guêpe. — Tiens, elle est d'abord arrivée ici, et elle s'est promeneuse sur ma main. C'était si joli de la voir ! Mais, si tu savais comme ça m'a fait mal quand elle a voulu s'asseoir.

JUSTE DÉFINITION

Touriste (à un cultivateur). — Je vais passer quinze jours chez monsieur Botafoin. Suis-je encore loin de chez lui ?
Habitant. — Non, c'est la première ferme.
Touriste. — Pouvez-vous me dire à qui appartient cette magnifique propriété ?
Habitant. — A monsieur Grossac, c'est un gentilhomme-fermier.
Touriste. — Est-ce que monsieur Botafoin est également un gentilhomme-fermier ?
Habitant. — Non, c'est un fermier.
Touriste. — Où est la différence ?
Habitant. — Monsieur Grossac vend ce qu'il ne peut pas manger, et monsieur Botafoin mange ce qu'il ne peut pas vendre.

LEUR BONHEUR EST ASSURÉ

1er Papa. — Je vous demande pardon, mais votre fils ayant demandé la main de ma fille, et nos deux familles étant presque étrangères : vous, ne connaissant rien de ma fille, et moi rien de votre garçon, je crois qu'il serait convenable que nous échangeons quelques mots.
2e Papa. — Excellente idée. Avez-vous donné à votre fille tout ce qu'elle voulait en fait de robes, de bijoux, de femme de chambre, etc., etc. ?
1er Papa. — Non, elle a toujours aidé à sa mère dans la maison. Et vous, quel âge avait votre fils, quand vous avez cessé de le corriger ?
2e Papa. — Dame, je n'ai mis ma canne de côté que lorsqu'il était presque un homme.
1er Papa. — Je suis satisfait, il aura ma fille.
2e Papa. — Moi aussi, je le suis, elle peut prendre mon fils.

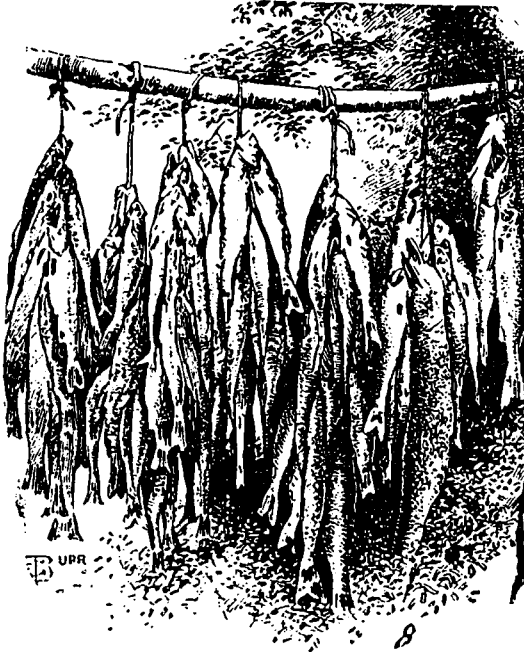
IL Y A UNE FORTUNE LA DEDANS

Joe. — Vous ne dites pas que votre compagnie est en faillite ?
Henri. — Hélas !
Joe. — J'avais cru qu'il y avait une fortune là dedans.
Henri. — Vous avez raison, la mienne y est.

DERNIERE INVENTION

Jeune cravé (en vacances et tirant avec force sur son premier cigare). — Allons bon ! v'là qu'on fabrique maintenant des cigares sans fumée.

RÉSUMÉ DE LA SAISON DE PÊCHE



Nous avons cru rendre service au monde du Sport en lui offrant ce tableau frappant de vérité. Chaque pêcheur n'aura qu'à le découper pour envoyer à ses amis le récit fidèle et modeste de ses succès.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI.

Nous avons beaucoup de reconnaissance pour nos correspondants et nous sollicitons vivement la continuation de leur excellente collaboration ; mais comme il y a une foule d'écrits que nous n'avons pas publiés, nous nous croyons obligé pour justifier ces exclusions de répéter les règles déjà posées.

10. Pas de mauvaise poésie. Et à ce sujet, nous ferons remarquer que les rimes alignées au moyen d'adjectifs ou de la prose rimée équivalent à des fautes réelles ;

20. Pas de farces ou de calembourgs pris dans les livres ; car, ces livres nous les avons tous ;

30. Pas de répétition des récentes plaisanteries publiées par les journaux de Paris, parce que nous pouvons nous-même dépouiller nos échanges qui comprennent ce qu'il y a de mieux dans le genre.

Il y a de l'originalité et de l'esprit de bon aloi dans notre population ; c'est à tout cela que nous faisons appel ; et ceux qui ont usé de cette précieuse faculté savent qu'ils n'ont pas eu à se plaindre du SAMEDI.

Que les correspondants du SAMEDI qui ne trouvent pas leur communication dans le numéro suivant ne se découragent pas ; c'est que ces écrits pêchent de quelque manière ; mais ils auront raison de chercher à se reprendre ; car lorsqu'il sera bien constaté que les portes de notre journal sont difficiles à ouvrir, ils éprouveront une satisfaction véritable à les forcer.

(Pour le SAMEDI)

I

MILITARIANA

Un dragon rentre au quartier, tout à fait ivre, débraillé et nue tête. Comme le Maréchal des logis de garde se prépare à le loger au violon, un loustic éclate :

—Maréchal des logis, pardonnez à ce pauvre Patachon, car s'il a perdu son casque, il rapporte au moins son plumet.

**

Le dragon qui est en train de faire le passage à son cheval, au fantassin qui le regarde :

—Eh bien, fantassin, que tu te dis : " Je voudrais bien être dragon ? "

Le Fantassin. — Oh ! qué non ! j'aimerais mieux être cheval.

Le dragon. — Être cheval ?...

Le Fantassin. — Oui, pour avoir un beau dragon qui me brosse le derrière !

ZIGZAGS

—Ne vas-tu pas te faire traîner comme ça, Titine ! Tiens, vois-tu, je donnerai deux centins pour que tu tombes !

—Eh bien, donne-les, tes deux sous, j'vas tomber.

**

Lui. — Il paraît que la petite X... a jeté un bol de vitriol à la tête de ce pauvre Arthur.

Elle. — Elle l'aimait ! je te dis qu'elle l'aimait ! Est-ce qu'une femme ferait une chose pareille à un homme qu'elle ne pourrait pas souffrir ?

**

Mademoiselle S... — Marie, qui donc a sonné ?

Marie. — Mam'zelle, c'est le docteur !

Mademoiselle S... — Impossible de le recevoir en ce moment !... Dites-lui que je suis malade !

CALCHAS.

II

UN PEU POUR RIRE

A l'*Eden Musée* de New-York :

—Ceci, monsieur, vous représente l'ex-président Cleveland.

—Je croyais pourtant qu'il était plus gros, dit un des visiteurs.

—C'est possible, messieurs, mais je vous rappellerai sa longue détention ici, et j'ajouterai que nos pensionnaires sont soumis à un régime qui corrige une trop grande tendance à l'embonpoint.

N. B. Nous dirons, pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas visité New-York, que l'*Eden Musée* ne contient que des représentations en cire.

**

Une dame engageant une nouvelle cuisinière lui demande si elle a un amoureux.

—Oui, madame, mais il ne mange guère plus qu'un serin.

**

UN ANIMAL EXTRAORDINAIRE



(Le nouveau coupe-paille amélioré.)

M. Harland Gobton, naturaliste anglais, a fait rapport à la Société d'Histoire Naturelle de la Grande Bretagne qu'en passant dans un des camps de Longueil, près de Montréal, il a découvert l'existence d'un animal nouveau d'une encolure extraordinaire. (Il est probable que le nouveau coupe-paille a été pour quelque chose dans cette vision.)

RÉCOMPENSE CONVENABLE



(A Vaudeville).

Gros monsieur au jeune homme qui vient de sauver son enfant de la rivière. — Ah ! monsieur ! Comment vous remercier ? Vous avez sauvé mon unique enfant. Nommez vous-même la récompense.

Le sauteur. — Eh bien ! si vous insistez, je vous prierais de briser ces bottes neuves pour moi.

La marraine à son filleul :

—Eh bien mon enfant, combien as-tu eu de prix ?

—Un de moins que l'année dernière.

—Et l'an dernier, combien que tu en avais eu ?...

—Un !

**

Un mendiant à une dame :

—Oh ! ma bonne dame, lui dit-il, n'auriez-vous pas une vieille paire de souliers à me donner ?

—Mais ceux que vous avez aux pieds sont tout neufs !

—C'est précisément pour cela... Ça me fait du tort.

**

Extrait d'un album :

Adorablement belle, aimée et très aimante,
Montrant de blanches dents sitôt qu'elle sourit.
Elle est le type pur de la femme charmante,
Chez qui tout est parfait, le cœur comme l'esprit.

**

Subvention. — Un mot bien trouvé.

Insinuez qu'un journal est vendu au gouvernement, il se fâchera tout rouge.

Dites qu'il reçoit une subvention, il en conviendra sans difficulté.

**

Dans une réunion de journalistes. Notre confrère Y... vient de sortir :

—Quel charmant garçon ce Y... ! Quel esprit !

—On pourrait allumer son cigare au feu de sa conversation.

J. ALCEGE C...

Montréal, 11 septembre 1890.

III

DROLERIE POUR LE "SAMEDI"

Extrait d'une lettre d'un entrepreneur de pompes funèbres de Québec.

"Image chinez-vous que mon gevalet de corps billiard appris le mort aux dents et s'est sauvé dans la direction de St Sauveur. Tous les éphores pour trouver la bière ont été en vin."

**

Il fait joliment froid au Nebraska n'est-ce pas ? demandait un citoyen de New-York à un habitant de l'Ouest

—Oui des fois, il fait très frais.

—Le thermomètre descend-il bien bas ?

—Je ne sais absolument rien du thermomètre ; mais la fraîcheur est parfois si grande que ma femme est obligée de mettre des mitaines pour réchauffer sa piété.

Un billet doux qui a été trouvé sur la grande rue.

Shaire Alfraidde,

Il a lontan que jé pa u de té nouvel aieri moué don je tanbrace su la gueulle.

Christine.

Langage du mouchoir.

Passé entre les lèvres.— Désir de faire connaissance.

Jeté sur les genoux.— Nous serons amis.

Passé sur la joue.— Je vous aime.

Plié.— Je désire vous parler.

Par dessus l'épaule.— Suivez-moi.

Les coins opposés dans les deux mains.— Attendez-moi.

Placé sur l'oreille gauche.— J'ai un message pour vous.

Deux paysans sur le marché se payant la bière d'épinette.

—Je crois bien que nous n'aurons pas d'élections de sitôt.

—Oh si nous avions ça dans les grandes chaleurs, hein Pierre !

—Oui dans le temps des grandes soifs.

ALFRED BOUCHARD,
Lévis.

IV

LE COIN DE JOE

—L'on ouvre et l'on étale, tous les matins, pour tromper son monde ; et l'on ferme le soir, après avoir trompé tout le jour.

Mère de famille à son enfant :

—Demande-moi tout ce que tu voudras, mon chéri ; il n'y a rien qui bat une bonne mère.

—Mais oui, maman ; quelques fois, il y a papa.

M. Mercure, ancien curé de la P..., se rencontre un jour avec le Grand Vicair Manseau, deux noms bien connus dans la province de Québec.

Le premier voulant s'amuser aux dépens de son confrère, lui dit familièrement : — "C'est étrange, Mercure, quand je t'appelle, l'écho répond : "cure, cure !" ... explique-moi donc la chose !"

—C'est simple, reprend le vieil abbé, si j'appelle *Manseau*, que répondrait l'écho ?

Un homme qui voyageait à cheval, dans une de nos campagnes, se trouvant arrêté par une barrière, aperçoit un paysan qui labourait ; il l'interpelle d'un ton ingénieux et lui dit d'ouvrir.

UN ARTISTE EMBARRASSÉ



Premier pêcheur.— Joue nous : A la grâce de Dieu !
Second pêcheur essayant vainement de tirer des sous de son accordéon.— Baguette de tonnerre ! Tous les vers de la terrine sont entrés dedans.

—Qu'es-tu donc de plus que moi, dit le paysan, pour me recommander sur ce ton ?

—Je suis le professeur B...

—Et qu'est-ce qu'un professeur ?

—C'est un homme qui sait tout.

—Eh bien ! si tu en sais si long, ouvre la barrière toi-même, tu es plus savant que moi.

Des jeunes gens poursuivent un bossu de leurs sarcasmes, en lui demandant quelle différence il y a entre lui et Esopé ?

—C'est que, mes chers petits, Esopé faisait parler les bêtes, et moi je les fais rire !

Jeune prédicateur lisant le texte du haut de la chaire : "Et ils ont nourri dix personnes avec dix mille pains et dix mille poissons !"

—Begorra ! dit un vieil irlandais, assez haut pour être entendu du prédicateur. Rien d'étonnant. Je pourrais en faire autant !

Le dimanche suivant notre jeune prédicateur veut réparer sa faute : "Et il ont nourri dix mille personnes avec dix pains et dix poissons." Puis, après une pose, se penchant quelque peu, il dit à notre homme : "Bien, M. Murphy, qu'en dites-vous ? pourriez-vous en faire autant ?"

—Certainement, répond Pat avec confiance.

—Et comment ?

—Mais avec ce qu'il restait de dimanche dernier !

Tu m'appelles : mon *Tout* : est-ce de bonne foi ? Je ne suis pas ton *Tout* : mais je suis *Tout à toi* !

JOE.

V

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCHAILLONNAGES

Voici un moyen infaillible pour savoir si l'on se coupe en se rasant quand on n'a pas de miroir.

Dès que vous aurez bien étendu le savon, vous introduisez le pouce gauche dans la bouche, de manière, en repoussant les chairs de la joue, à faciliter le jeu du rasoir, et vous commencez à vous raser. Si tout-à-coup, vous vous sentez une douleur au pouce, et qu'en le retirant de la bouche, vous y voyez une entaille sanglante... vous pouvez être sûr, même sans miroir—que vous vous êtes coupé la joue.

Je transmettrai aussi à tous les lecteurs du SAMEDI, trois moyens différents pour détruire complètement les puces.

Ceux qui voudront les essayer, n'auront qu'à les bien étudier pendant quelques minutes afin de choisir celui qui leur sera le plus convenable.

Premier procédé.— Vous achetez deux pierres blanches, plates, et bien lisses ; vous en prenez une de la

DANGEREUX DE TOUS TEMPS



(Dans l'arche de Noé, après le déluge. Archives récemment découvertes.)

Noé.—Vite, vas voir aux animaux, j'entends du bruit.
Cham, (courant à la course).—Papa, c'est l'éléphant et le maringouin qui se battent.
Noé.—Tâche de les séparer ; je ne vaudrais pas pour rien au monde perdre mon éléphant.

main gauche ; de la main droite, vous posez la puce sur le plat de cette pierre, et, saisissant aussitôt la seconde, vous écrasez l'animal.

Ce procédé demande à être exécuté avec lenteur et précision.

Deuxième procédé.—Quand, dans une chambre, vous avez un grand nombre de ces animaux dont nous enseignons la destruction ; vous devez quitter cette chambre pendant plusieurs jours, après avoir eu soin d'en fermer la porte à double tour. Ainsi prisonnière, les puces éprouvent bientôt le double besoin de liberté et de nourriture.

Après quelques jours d'absence, vous revenez et en ouvrant votre porte, vous l'entrebaillez assez faiblement pour que la puce ait juste assez de place pour se glisser et sortir.

Au moment où l'imprudent animal passe la tête par l'ouverture, vous l'étranglez sans pitié en refermant aussitôt la porte.

Ce procédé demande une certaine dureté de cœur et une porte en chêne.

Troisième procédé.—La puce étant d'un caractère rageur et susceptible, on tire un très grand parti de ces deux défauts pour activer sa destruction. Lorsque vous avez une puce dont vous désirez la mort, vous commencez par l'exciter au moyen d'épithètes blessantes et de personnalités ; puis vous l'irritez soit en lui jetant des pierres, soit en lui donnant des petits coups de cravache. La puce entre bientôt en fureur et s'avance vers vous qui êtes son provocateur ; mais au moment où elle se dresse debout sur ses pattes de derrière et s'appête à poser ses deux pattes de devant sur vous pour vous dévorer ; il vous faut, avec adresse et force, lui saisir ces deux pattes, et la maintenir vigoureusement dans cette position verticale, malgré tous ses efforts, jusqu'à ce qu'elle soit morte par la privation du sommeil.

Il sera bon de prendre une forte dose d'extrait de patience avant d'entreprendre ce procédé.

Il y a certainement, parmi ceux qui lisent le SAMEDI, des amateurs de la pêche. A ceux-là, j'enseignerai avant de fuir, un moyen simple et efficace d'attraper du poisson.

Vous prenez dans la main gauche un poisson, vous le serrez légèrement, de manière à comprimer ses mouvements, sans toutefois nuire à sa respiration. De la main droite, vous lui présentez un cigare de chocolat. Trompé par la parfaite imitation, le poisson fait de vains efforts pour fumer... et il est attrapé.

Cette manœuvre peut être répétée jusqu'à sept fois.

Lévis, Septembre 1890.

AGUE ERAITE.

UNE PREVISION DIFFICILE



(Au Pénitencier de Saint-Vincent de Paul.)
Visiteuse.—Pour combien de temps êtes-vous ici ?
Prisonnier.—Je ne sais pas, madame.
Visiteuse.—Allons ! A moins d'être privé de sa raison, un condamné connaît toujours sa sentence. Vous devez savoir pour combien de temps...
Prisonnier.—Quand je vous dis que non ; je suis condamné pour la vie.

CLAIR DE LUNE

La lune brille au ciel : sur la lande déserte,
 Sans fife ou violon les lapins vont danser.
 Gravement, en cadence, on les voit se hausser,
 Puis retomber, légers, sur la bruyère verte.

Le conducteur du bal, un vieux lapin alerte,
 Interrompt un quadrille : il vient de voir passer
 Des ombres dans les bois. Vite ! Il faut se presser
 De regagner les trous, si la route est ouverte.

Lors, sous les genêts d'or et la bruyère en fleurs
 Aux longs rameaux penchés, d'où dégouttent des pleurs,
 C'est un sauve qui peut terrifier, fantastique.

L'auteur de la déroute, un vieil hibou, perché
 Sur la branche de l'arbre où son nid est caché,
 Cligne son grand œil vert, voyant cette panique.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(Du Journal des Abrutis)
 ÉCLATS D'EAU BUE

On voit parfois, nous suivant pas à pas, une
 cocotte vouloir nous tenter par l'appât d'appas
 qu'elle n'a pas !

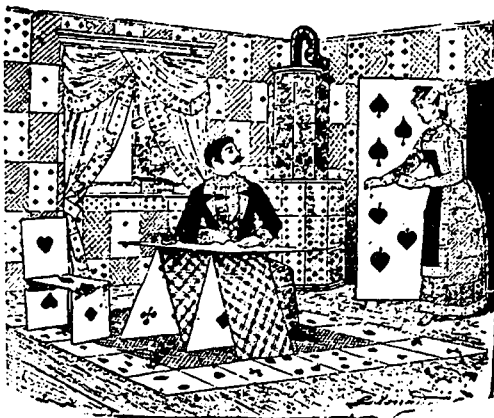
On demandait à un avare quel était le métal
 qu'il préférerait. Il répondit d'un ton rauque : l'or !

Deux hommes qui tirent l'épée à onze heures
 du soir tirent l'épée tard !

Grâce à son ancienneté, on peut dire que la
 machine de Deibler est un échafaud d'âge !

En fait de calembours, Eurydice, accompagnée
 d'Orphée, ose en faire.

QUELQUES NOTIONS SUR LE DÉCORS ET L'AMEUBLEMENT



Il est temps d'inculquer au peuple le goût et l'intelligence
 du beau.

Je pense qu'il faut toujours la nique aux ans
 faire !

Les femmes ! quand ça vous tape dessus, ça
 crie... ça crie... pan ! (Sacripant pour les Aca-
 démiciens).

M. Calino doit faire sa moisson cette année
 avec la faux du temps, et prétend se servir pour
 la rentrer dans sa grange, du char de la Fortune.
 Mais il est faux, si ce char l'attend, qu'il fasse la
 sienne, de fortune.

Pour vider une querelle, on a encore recours,
 dans certaines contrées, de l'Inde, aux lances !

LA LEÇON DE MUSIQUE

Allons ! la musique, qu'est ce que cela ? disait
 un commis-voyageur qui a fait le tour du monde
 à pied ; vous êtes toujours gênés pour apprendre
 la chose musicale de la musique ! il n'y a pour-
 tant rien de si facile.

D'abord musique, ça vient de muselière, qui
 veut dire en grec faut pas... hurler.

La musique s'écrit avec des notes. On dis-
 tingue :

La ronde. Ce n'est pas difficile à retenir : c'est
 pas carré et ça vaut quatre temps.

La blanche, elle, vaut deux noires en Afrique.
 Connaissez-vous l'Afrique ? Non. Ça ne fait rien.
 Vous n'avez pas besoin de vous en occuper : une
 blanche vaut deux noires ; ça doit vous suffire.

La noire ne dure qu'un temps, vu qu'elle vieil-
 lit très vite : elle vaut deux croches.

La croche, c'est comme qui dirait une vieille
 estropiée qui ne vaut pas grand chose ; il en
 faut une masse pour faire une blanche. C'est
 avec toutes ces mécaniques-là qu'on fait le son.

Le son, si vous ne le connaissez pas, les bau-
 dets le connaissent bien.

Pour nommer le son, il y a sept syllabes :
 Il y a le do ; vous connaissez le dos ? l'opposé
 de l'estomac, l'endroit où l'on a toujours des puces.

Après il y a ré, qui vient d'un poisson qu'on
 mange au beurre noir.

Ensuite il y a mi qui ne ressemble pas du tout
 à votre professeur, attendu que c'est l'opposé de
 la croûte.

Le fa, je ne sais pas d'où vient ce type-là ; je
 me tairai donc sur son compte.

Le sol, est l'endroit où nous posons nos pieds
 quand nous ne sommes pas dans les brinde-
 zingues : quand on y est, on se flanque dessus
 soit le nez, soit le derrière, au choix.

Après il y a la si avec laquelle on coupe les
 bûches.

Il y a trois sortes d'instruments : ceux qu'on
 gratte, ceux sur lesquels on tape, ceux dans les-
 quels on souffle. Tout le fondement de mon mu-
 sicien repose là-dessus. Ainsi, quand on souffle
 dans un piano, ça ne va pas, il faut taper dessus
 Pour la clarinette, faut pas taper dessus, il faut
 souffler dedans. Quant à la guitare, faut ni taper
 dessus ni souffler dedans. Voilà ce que c'est que
 la musique. C'est pas plus malin que ça !!!

Orphée et Eurydice.

LOGIQUE



Premier Galopin. — Oui, paraît que c'est vrai. Un
 nommé Wiggins annonce la fin du monde pour le 31
 août.

Second Galopin. — Comment veux-tu que ça arrive le
 31 août quand la rentrée des classes a lieu le 9 septem-
 bre ?

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LES FOURMIS

Une recette qui intéressera nos abonnés de la
 campagne. C'est un quadruple moyen de com-
 battre les fourmis :

D'abord, on peut les éloigner en déposant un
 citron pourri dans l'endroit où ces insectes se
 trouvent.

L'eau dans laquelle on a fait bouillir des écre-
 visses a aussi la propriété de déplaire aux fourmis.

Pour les éloigner des arbres fruitiers, on donne
 au tronc une couche circulaire d'un pouce de
 largeur d'huile de chanvre mélangée à de la suie
 de cheminée.

Enfin, quand on répand de la sciure de bois
 sur les arbres, les fourmis n'en approchent pas.

POUR POLIR LES OBJETS EN BOIS SCULPTÉ

Faites un mélange de $\frac{1}{2}$ livre de vieille bière,
 autant d'huile de lin, un blanc d'œuf, 1 once d'es-
 prit-de-vin et autant d'esprit de sel. Après avoir
 bien secoué, étendez par petites quantités avec
 un tampon de toile fine, et frottez pendant deux
 minutes. Essuyez et polissez avec un foulard.

ENCAUSTIQUE POUR CIRER LE BOIS

Prenez 1 livre essence de térébenthine, $\frac{1}{2}$ livre
 de cire jaune, en commençant par fondre la cire, et
 en ajoutant l'essence par petites quantités, on
 remuant. Remettez au feu jusqu'à l'homogénéité
 du mélange. Après application, frottez avec un
 chiffon.

ENCAUSTIQUE POUR LES MEUBLES

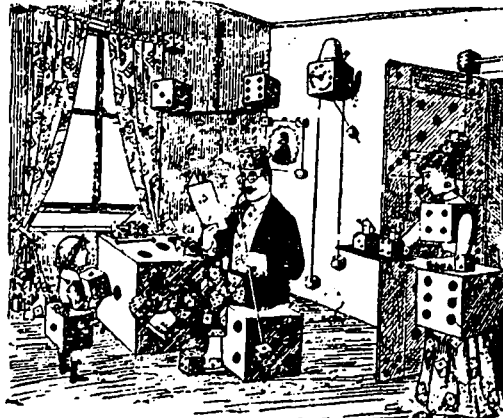
Essence de térébenthine, 1 $\frac{1}{2}$ once ;
 Cire blanche, moitié autant.
 Coupez la cire et faites fondre avec l'essence
 sur petit feu. Aussitôt la cire fondue, retirez et
 mettez dans un endroit frais.
 Étendez la composition sur le bois, et frottez
 avec une flanelle.

POLI POUR LE BOIS D'ÉBÈNE

Étendez sur l'ébène deux couches de vernis
 copal très fin. Une fois sec, frottez avec la pierre-
 ponce ; donnez une troisième couche de vernis, et
 quand c'est de nouveau sec, frottez avec de la
 terre pourrie. Nettoyez et mettez une nouvelle
 couche de vernis très fin. Frottez avec une peau
 de chamois.

NOUVEL EMPLOI DES POMMES DE TERRE

La pomme de terre a déjà servi à bien de
 usages ; non seulement on la mange, on en fait de
 la féculé ; mais on la distille pour en faire de l'eau-de-
 vie, on la durcit pour faire de l'ivoire, etc., etc.,
 puis encore on s'en sert pour remplacer le savon.



Voilà, ci-dessus l'idéal d'un intérieur distingué et
 agréable.

dans le lavage des étoffes. Le directeur d'une grande buanderie parisienne a mis de côté le savon, la soude et les poudres à nettoyer, et ne se sert que d'eau et de pommes de terre bouillies; il paraît que cela réussit parfaitement et que, sans l'aide d'un alcali, le coton et la laine sont admirablement blanchis dans son établissement. Certes, Parmentier ne se doutait guère, quand il introduisit en Europe le tubercule américain qu'il destinait à l'estomac des gourmets, que son fameux légume servirait en fin de compte à laver les nappes et les serviettes après avoir paru dans le repas.

CIMENT POUR RECOLLER LA TERRE ET LA PORCELAINE

Faites ramollir de la colle de poisson dans l'eau et faites-la dissoudre ensuite dans l'esprit-de-vin, en ajoutant un peu de gomme-résine ammoniacque dissoute préalablement dans très peu d'esprit-de-vin.

Avant d'employer, chauffez votre pâte légèrement pour la liquéfier.

VERNIS BLANC APPLIQUÉ SUR CUIR POUR IMITER LA PORCELAINE DU JAPON

Broyez du carbonate de baryte artificiel avec du blanc préparé à l'huile. Étendez cette composition sur le cuir avec un pinceau, et, avant qu'elle soit complètement sèche, étendez une nouvelle couche de carbonate de baryte, mais broyée avec du vernis blanc de copal. Laissez sécher, et poncez avec de la pierre ponce en poudre.

Pour le polir, étendez dessus, avec une éponge, de la poudre de corne.

RACCOMMODAGE DE LA FAÏENCE ET DE LA PORCELAINE

Chaux vive, 4 onces; eau, 1 once.

Laissez sécher. Vous obtiendrez une poudre que vous pétrirez, au moment de l'emploi, avec un peu de fromage blanc pressé, bien égoutté et passé. Appliquez sur la tranche de l'objet cassé, et appuyez fortement.

RECETTE POUR DONNER AUX STATUES DE PLÂTRE L'APPARENCE DU MARBRE

Mélangez 1 lbs d'alun à 3 pintes d'eau; faites chauffer; plongez votre statuette pendant vingt-cinq minutes; retirez et laissez égoutter. Une fois froid, appliquez sur l'objet une couche de la solution à l'éponge. Laissez sécher et recommencez.

Polissez avec du papier de verre fin et du linge légèrement mouillé.

CIMENT POUR LE CUIR

Faites tremper de la colle forte et de la colle de poisson pendant une demi-journée. Ajoutez le quart en tannin et faites bouillir. Raclez la surface des cuirs qui doivent être rapprochés, et étendez dessus votre colle en pressant fortement.

UN HOMME GÉNÉ



(Sur le bord de la mer.)

Gamin.—Excusez, mesdames, mais il y a dans l'eau un monsieur qui attend depuis deux heures que vous vous ôtiez de dessus son linge.

Les bienfaits de la présence d'esprit



Sylvain Couplard au jeune homme qui vient de sauver son enfant tombé à l'eau.—Cher petit monsieur; ça fait pitié de vous avoir gâté ce beau vêtement. Voici ma carte d'affaires. Si vous venez à mon magasin, je vous en vendrai un meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville.

CIRE POUR LES PARQUETS

Coupez 1 livre de cire jaune dans une pinte de térébenthine, et laissez reposer douze heures. Chauffez sur un feu très doux.

CIRE A SCELLER

Faites fondre ensemble quatre parties de cire blanche avec une de térébenthine de Venise. Retirez du feu et ajoutez du vermillon au moment où le mélange s'épaissit.

Faites ensuite des bâtons roulés en cylindres.

CIRE A CACHER

Prenez par parties égales gomme laque, vermillon et térébenthine. Faites fondre sur feu doux en remuant. Laissez refroidir un peu et roulez en bâtons sur une plaque de marbre.

ENCRE NOIRE

Faites bouillir une demi-heure 5 gallons d'eau avec 2 lbs de bois de campêche, 4 lbs de noix de galle concassée et 1 lbs d'alun.

Mettez dans un petit fût et ajoutez 3 lbs de sulfate de fer en poudre. Remuez de temps en temps, et, au bout d'une huitaine de jours, ajoutez $\frac{1}{2}$ lbs de gomme et 1 lbs de sucre candi. Au bout de quelques jours, soutirez et mettez en bouteilles.

PAPIER IMPERMÉABLE

Plongez le papier successivement, et en laissant sécher chaque fois dans les deux solutions: 1^o Eau, 1 pinte; colle de Flandre, 4 onces; gomme, $\frac{1}{2}$ once; et 2^o eau, 2 pinte; savon blanc, 3 onces; alun, 6 onces.

PEINTURE

Si, à la campagne, vous avez des bancs, balcons, etc., à repeindre, voici comment il faut procéder:

Lavez à l'aide d'une brosse avec une dissolution de $\frac{1}{2}$ lb de potasse pour 2 gallons d'eau, et passez ensuite une éponge avec de l'eau pure.

Bouchez tous les trous avec du mastic.

Procurez-vous la couleur et étendez une couche égale partout, au moyen d'un pinceau.

Si votre couleur épaisse, ajoutez de l'huile de lin et de la térébenthine.

Après trois jours, mettez une seconde couche.

MOYEN DE TRACER OU DE DÉCALQUER SUR LES ÉTOFFES DE COTON

Faites bouillir du fiel de bœuf et filtrez à travers un linge. Remettez au feu avec de la craie en poudre. Après filtration, vous devez obtenir un mélange incolore. Mêlez deux gouttes à votre encre, qui prendra alors parfaitement sur le linge.

VERRES A VITRES OPAQUES

Faites dissoudre pendant quelques heures un dixième de gomme adragante dans un verre d'eau chaude; passez en exprimant à travers un linge, et mélangez avec trois œufs battus.

Étendez votre enduit au pinceau sur les vitres à l'intérieur, du côté habité.

Vous vous préserverez ainsi des regards du dehors.

TAFFETAS D'ANGLETERRE

Prenez du taffetas très mince, enduisez d'une couche de colle de poisson. Une fois sec, mettez une couche de baume du Pérou fondu dans l'alcool, quatre fois le poids de l'alcool pour une quantité de baume.

RECETTE CONTRE LES BRULURES

Faites infuser dans de l'huile d'amandes douces les pétales de lys que vous aurez cueillis dans leur floraison, et appliquez ces pétales sur la brûlure.

REMEDE CONTRE LES ÉRUPTIONS

Mélangez 1/10 once de vin d'ipécacuana, 1/9 once de fleur de soufre et 1 $\frac{1}{2}$ once de cardamine.

Prenez de ce mélange trois fois une cuillerée à café dans un peu d'eau.

LE MAL DE MER

Une heure avant d'embarquer, prenez une forte infusion de café; cela vaut mieux que des médicaments comme le chloral ou le bromure de potassium, qu'on a beaucoup préconisés.

Mangez légèrement quatre heures avant l'embarquement, et prenez votre café sucré une heure avant.

La proportion est 1 $\frac{1}{2}$ once de bon café dans 3 onces d'eau bouillante.

L'effet du remède persiste environ dix heures.

MADADIE DE LA VOIX

Reposez le larynx pendant un bon mois sans chanter; gargarisez-vous plusieurs fois par jour avec une décoction de racines de guimauve et de têtes de pavots. Badigeonnez l'extérieur du cou avec de la teinture d'iode mélangé avec de la glycérine, $\frac{1}{2}$ once de chacune.

Évitez de manger des mets irritants, poivre, cornichons, etc.

Les difficultés de la photographie



Artiste détruit. Eloigne toi d'une vingtaine de pas, pour voir si nous faisons un bon groupe, et si c'est correct, j'irai nous prendre avant que nous changions de position.

LE BON TON

Le bon ton n'est autre chose
Que le bon goût mis en pratique.
MARMONTEL.

Le bon ton et le savoir-vivre sont deux expressions synonymes qui, dans la langue française ne signifient pas absolument la même chose.

On peut avoir beaucoup de savoir-vivre et manquer de bon ton, ou avoir du bon ton et manquer de savoir-vivre; l'un n'exclue pas l'autre. Cependant, lorsque l'on dit que quelqu'un est d'un *suprême* bon ton, cela intime qu'il a beaucoup de savoir-vivre, et celui qui possède le savoir-vivre au plus haut degré, est certainement de très bon ton.

Le savoir-vivre est de toutes les classes, le bon ton se rapproche plutôt d'élégance et n'appartient guère qu'à la classe riche et aisée.

Une blanchisseuse peut avoir beaucoup de savoir-vivre ou en manquer, mais vouloir être de bon ton, serait ridicule de sa part; cette expression présente à l'idée de la préciosité, de la distinction mêlée même d'un peu d'affection.

Fi des coquettes maniérées
Fi des bégueules de bon ton

BÉRANGER.

Le mot savoir-vivre n'ayant pas d'équivalent dans les langues étrangères, on a été obligé d'appeler mon livre sur le *Savoir-Vivre*, dans la plupart des traductions qui en ont été faites le *Bon Ton*, notamment en allemand, des *Gute Tone*.

Mais pour nous, Français, ce n'est pas cela du tout, et il y a une grande différence entre les deux.

Le savoir-vivre règle l'étiquette, le cérémonial, il git dans les formes et dans l'esprit des convenances. Le bon ton est plus extérieur.

Ainsi, ce sera manquer de savoir-vivre que de mettre des rubans rouges pour aller à un enterrement mais ce sera manquer de bon ton que de porter des couleurs voyantes dans la rue.

Tout ce qui n'est pas essentiellement distingué manque de bon ton, ainsi une démarche cavalière, de grands gestes, le regard hardi, une mise voyante et de mauvais goût, — le mauvais goût est l'antipode du bon ton; — des manières vulgaires, peu d'éducation, mauvaise tenue.

“Le bon ton, dans ce qui s'appelle la bonne compagnie est un système de convenances qu'elle s'est faite à elle-même et qui lui est particulier; il interdit, en général, une familiarité déplacée, et par conséquent tous les mots, tous les tours de phrase qui supposent dans celui qui parle la négligence des égards qu'il doit à la société.”

(Marmontel).

“Le bon ton, dans ceux qui ont le plus d'esprit, consiste à dire agréablement des riens, à ne pas se permettre le moindre propos sensé si on ne le fait excuser par les grâces du discours.”

(Duclos).

QUAND ON A DU CHIC



Mademoiselle Montagraine, (au commis).—Êtes-vous marié, monsieur?

Le commis.—Non, madame.

Mademoiselle Montagraine.—C'est malheureux. J'aurais voulu savoir qu'est-ce qu'il y a d'élégant pour un voyage de noces. Je ne sais pas si nous n'irons pas jusqu'à St Bruno.

“Ce prétendu bon ton, qui n'est qu'un abus de l'esprit, ne laisse pas d'en exiger beaucoup.”

(Id.).

Voilà les définitions du bon ton, qui ne me laissent pas grand chose à dire.

Le bon ton (qui est aussi le grand ton, le haut ton) va la plupart du temps avec la fortune. Ainsi, il n'est bon ton d'aller en deuxième classe en chemin de fer, dans un omnibus, aux fauteuils d'un théâtre. Une femme de chambre de bon ton, on dit aussi *grand ton* dans ce cas, c'est une femme de chambre de grande maison, d'une mise élégante et sévère, car le bon ton est d'une morale assez rigide, par ce qu'il n'est pas de bon ton de s'aliéner; “et le chien prend le ton de la maison qu'il habite”, a dit Buffon.

La femme à l'air grisette n'aura jamais bon ton.

“La contradiction est toujours de mauvais ton”, a dit Mme Puisieux. Elle a raison, car tout ce qui n'est pas joli, élégant, gracieux n'est pas de bon ton.

Il y a des gens de beaucoup de mérite qui sont insupportables à cause de leur bon ton.

Le ton est le résultat, l'expression des manières; un ton de corps-de-garde, se dit d'une personne grossière.

Lamotte et Fontenelle se sont rencontrés pour dire “qu'il ne faut qu'un homme d'esprit pour donner le ton à tout son siècle”; ici il s'agit de ton quelconque.

L. D'ALQ.

THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre-Royal continue d'être le favori du public

La troupe de Météores de William et Orr a été on ne peut mieux accueillie cette semaine. Ce n'est que justice. On avait inscrit le mot variété, en tête du programme et l'auditoire en a eu à cœur joie.

Les représentations données par les Météores sont semées d'incidents drolatiques, situations grotesques, farces, danses, chansons comiques et pantomimes. Le plus misanthrope des hommes se verrait forcé de se tenir les côtés, pas n'est donc besoin de dire que les habitués du Théâtre de la rue Coté y ont passé des soirées joyeuses et récréatives.

Tous les acteurs font de leur mieux, pour exceller dans leur ligne spéciale, ils y réussissent. La troupe est si nombreuse que nous ne pouvons qu'en signaler les principaux caractères. Disons tout d'abord que les japonais Katchawana et Oume, qui ont fait fureur au Parc Sohmer, figurent cette semaine dans la troupe de William et Orr. Ils n'ont perdu rien de leur adresse et leurs tours de léger de mains continuent à émerveiller le public, Mascu et Ralston, l'original 1½, sont d'excellents comédiens qui ont été applaudis à outrance.

Latona the Wonderful mérite bien ce nom. C'est un vrai phénomène musical et son exécution de divers morceaux du répertoire classique sur une rangée de pédales étalée devant lui est vraiment étonnante.

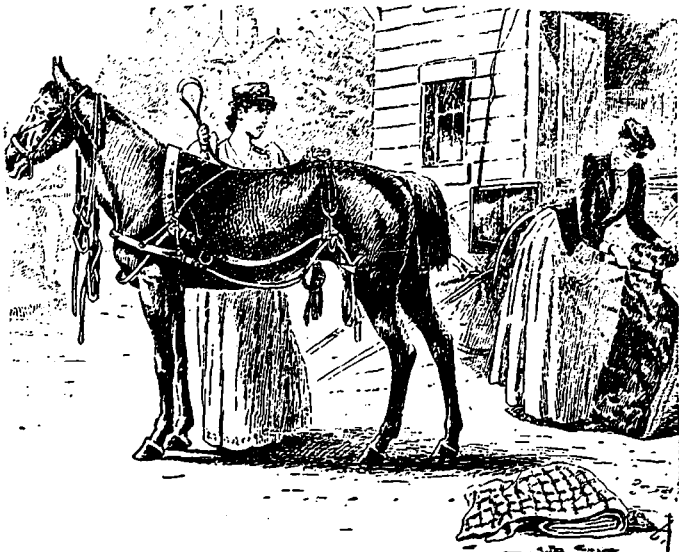
Lawlor et Morton sont de bons chantres et leur chanson “The Irish Jubilee” est d'un comique impayable.

Mlle Kitty Smith est une danseuse de ballet de mérite réel. La rapidité avec laquelle elle disparaît et reparait sur la scène, avec un costume nouveau, tient du prodige.

Mlle Annie Wilmuth gracieuse et charmante soubrette, a été sans contredit l'âme de la soirée et le public ne lui a ménagé ni applaudissements, ni encore.

La représentation se termine par une farce portant le nom des “Amoureux embarrassés” très bien jouée par les sœurs Coyne et les impitoyables jumeaux Wems. Cette troupe jouera cette après-midi et ce soir et nous ne doutons pas que le public se portera en foule pour passer avec eux et une belle matinée ou une soirée des plus agréables.

LE MONDE RENVERSÉ



Belle Julia qui s'est embourbée dans le harnachement. — Dis donc, Violette? Violette. — Qu'est-ce qu'il y a? Julia. — Tu vois que tout s'ajuste bien, excepté cette affaire-ci que je ne peux pas lui passer dans la tête. Je vais essayer encore; mais viens la lui tenir.

LA MAISON VIDE

Quand je vis la maison blanche,
Mon cœur ému se troubla;
L'oiseau chantait sur la branche,
Mon aieul n'était plus là.
Mon cœur ému se troubla;
J'un étaiit ses merveilles;
Mon aieul n'était plus là;
Les prés s'emplissaient d'abeilles.

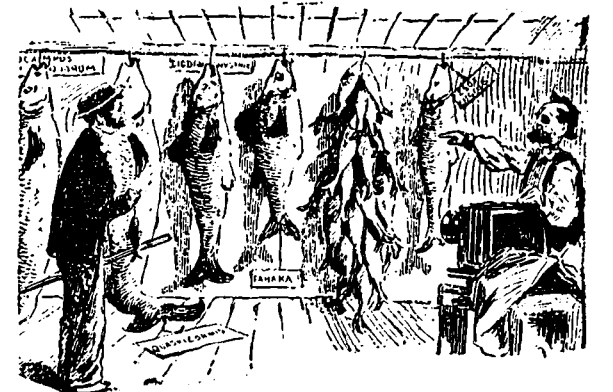
J'un étaiit ses merveilles;
Qu'ils étaient beaux, les vieux jours!
Les prés s'emplissaient d'abeilles;
Le temps, la mort, vont tous jours.

Qu'ils étaient beaux, les vieux jours!
La nature était en fête;
Le temps, la mort, vont tous jours;
Les lis blancs dressaient la tête.

La nature était en fête;
Les pleurs coulaient de mes yeux;
Les lis blancs dressaient la tête.
Au revoir, aieul pieux!

Les pleurs coulaient de mes yeux;
L'oiseau chantait sur la branche;
Au revoir, aieul pieux!
Quel désert, sa maison blanche.

LA VÉRACITÉ D'UN PÊCHEUR A LA LIGNE



M. Tarquin chez le photographe. — Je veux envoyer le portrait de cet achigan-là à mes amis de Montréal.

Le photographe. — Vous badinez. Tenez, j'ai fait peindre cette toile exprès pour les pêcheurs. Vous voyez; c'est signée par un des meilleurs peintres. Ne bougez plus. Au moins vous pourrez envoyer à vos amis quelque chose d'authentique.

STATISTIQUE SANS CHIFFRES

Si j'en crois ce que dit un auteur non suspect,
Le mensonge est normand ; gascogne l'hyperbole ;
Le courage français, la prudence espagnole ;
La ruse italienne, et l'artifice grec.

Montesquieu disait à la suite des observations
faites dans le cours de ses voyages ; l'Allemagne
est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner,
l'Angleterre pour y penser, et la France pour y
vivre.

Il faudrait, disait quelqu'un, maître en Italie à
cause de la douceur du climat ; vivre en France à
cause de l'adresse à préparer les mets ; mourir en
Espagne à cause de la tristesse du pays. *Italia
par nacer, Francia parà evòir, Espana pare mo-
vir.*

Le chocolat fait les délices de l'Espagne.
Le café apaise les fumées du vin chez les
Allemands.

Le thé délaie l'humeur épaisse des Hollandais.
Les liqueurs suspendent la mélancolie des An-
glais.

La limonade tempère lardeur des Italiens.
La bière réjouit le cœur des Suédois.
L'eau-de-vie est l'élément des Polonais.
Le tabac est la passion des Turcs.
L'hydromel est le nectar des Moscovites.
Une table délicate est le paradis des Français.

Les maris sont maîtres en Allemagne, valets
en Angleterre, compagnons en France, geoliers
en Italie, tyrans en Espagne.

Veut-on s'informer de quelqu'un, on demande
en Espagne, est-ce un grand de première classe ?
En Allemagne, peut-il entrer dans les chapitres ?
En France, est-il bien avec le pouvoir ? En Hol-
lande, combien a-t-il d'or ? En Angleterre, quel
homme est-ce ?

La Hollande est un pays où le démon de l'or
est couronné de tabac, habillé d'épices, et assis
sur un trône de fromage.

On dit : écrire en italien, se vanter en Espa-
gnol, tromper en Grec, et dépenser comme un
Français.

Et en fait de chant, l'Espagnol pleure, l'Ita-
lien se plaint, l'Allemand meugle, le Flamand
hurle, et le Français chante.

Mouton d'Espagne, bœuf d'Angleterre, veau
d'Italie.

Des gants de femme doivent être préparés en
Espagne, coupés en France, et cousus en Angle-
terre.

Croquis d'une jolie femme

Allez au salon des antiques ou à la galerie de
peinture, prenez le front de Pallas, les yeux de
l'Amour, le teint d'Hébé, la bouche de Vénus, la
tournure des Grâces, et vous aurez à peu près la
beauté.

On donne avis aux jeune gens, que pour avoir
un beau physique, il faut réunir la tête d'un
Anglais, les yeux d'un Italien, la main d'un
Allemand, la taille d'un Français, et la jambe
d'un Espagnol.

Thalès dit que de toutes les choses :

La plus ancienne est Dieu,
La plus belle est le monde,
La plus forte est la nécessité,
La plus grande est l'espace,
La plus sage est le temps,
La plus prompte est la pensée,
La plus commune est l'espérance.

L'homme, disait Prioli, ne possède que trois
choses, l'âme, le corps et les biens, qui sont con-
tinuellement exposés à trois sortes d'embuscades,
l'âme à celle du démon, le corps, à celles des mé-
decins, et les biens à celles des avocats et des
procureurs.

LES AVANTAGE D'UN BON VOISINAGE



Baptiste Duracien a un pèdre paroissien collectant le mon-
tant d'une messe pour avoir du bon temps. — Quand même je
paierais, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse de plus ?
Tout le rang a payé ; et puis mon voisin d'en haut, c'est le
M. le curé ; et mon voisin d'en bas, c'est le collège. Faudra
bien que la pluie cesse chez moi aussi.

UN PARI SUR

Raoul.—Ernest a parié de battre les deux
purs sang d'Albert avec ses deux mulets.

Henri.—Ernest conduira-t-il les deux mulets ?

Raoul.—Pour sûr.

Henri.—Alors, je mets sur les mulets.

Raoul.—En voilà une idée, tu vas te faire
rincer.

Henri.—Allons donc, trois battent toujours
une paire.

SYMPATHIE POSTHUME

Jean Ménelas (dictant son testament).—Il sera
servi à ma femme Hélène, un revenu de \$500
par an. Avez-vous écrit, notaire ?

Notaire.—Oui, mais votre femme est encore
jeune et pourra se remarier. Bien des gens in-
sèrent une clause dans cette prévision.

Ménelas.—Vous avez raison. Ecrivez : et ce
revenu sera porté à \$1,000 par an, dans le cas
où ma femme se remarierait. Ça fait-il, ça ?

Notaire.—Comme vous voudrez ; mais au lieu
de doubler la somme en cas de mariage, c'est
généralement le contraire qui est fait.

Ménelas.—Possible ! mais le pauvre garçon
qui prendra Hélène, mérite une consolation.

UN COUP DE CROSSE



Delle Lucia. — Eh ! bien, docteur, beaucoup de gibier ?
Le docteur. — Hélas ! pas un, mademoiselle.
Delle Lucia. — Vous aviez donc oublié votre pharmacie ?

Pythagore disait : il ne faut faire la guerre qu'à
cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance
de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions
et à la discorde des familles. Voilà les cinq choses
qu'il faut combattre de toutes ses forces, même
par le fer et par le feu.

Le médecin Samuel Sorbière divisait les choses
ainsi qu'il suit :

Celles qu'il vaut mieux faire que dire ; celles
qu'il vaut mieux dire que faire ; celles qu'il ne
faut ni dire ni faire ; celles qu'il faut faire et dire.

Il met au premier rang les plaisirs et particu-
lièrement ceux du goût, desquels la prudence
conseille de jouir en secret ou sans ostentation.

Au second rang sont toutes choses qui regardent
la défense et qui servent à nous faire craindre ou à ôter les obstacles que l'on peut nous
apporter. Ainsi, il vaut mieux que la bravoure et
le courage paraissent par des menaces que par
des effets, et il vaut mieux tuer les gens par des
paroles que par l'épée.

Au troisième rang sont toutes les choses injustes,
et qui tendent à ravir le bien d'autrui.

Il range dans le dernier ordre tout ce que les
lois et la piété enseignent de pratiquer ; il le faut
faire à la vue de tout le monde, et même il est
bon de s'en entretenir.

La félicité, selon Sorbière, consiste dans quatre
choses :

La santé,
La tranquillité d'esprit,
Les bien de la fortune,
Des amis de réputation.

La division de la vie de l'homme

La vie l'homme, dit le même auteur, est divi-
sée en cinq âges ou actes.

1^o. L'âge de l'innocence, ou l'enfance ; acte où
l'on ne voit goutte.

2^o. L'âge des passions, ou de l'adolescence ;
acte où l'on voit trop et l'on a la berlue.

3^o. L'âge de l'entendement et des sciences ;
acte où l'on a la vue plus nette et plus étendue.

4^o. L'âge des honneurs et des emplois, ou l'âge
mûr ; acte où l'on ne regarde que l'ambition et
l'intérêt.

5^o. L'âge de la piété et du repos, ou de la vieillesse ;
acte où l'on s'attache à ces deux choses
très-importantes.

La vie de la plupart des femmes est une comé-
die en trois actes ; le premier est rempli par la
passion ; le second par le jeu ; la troisième par la
dévotion ; puis la toile tombe.

A vingt ans, on tue le plaisir avant qu'il nais-
se ; à trente ans, on le goûte : à quarante on le
ménage ; à cinquante ans, on l'appelle ; à soixan-
te ans, on le regrette.

Pour vivre dix fois dix, faut se lever à six,
manger la soupe à dix, le soir souper à six, et se
coucher à dix.

Huit heures au sommeil, huit heure au travail,
huit heure au repos.

Selon Athenius, professeur de belles-lettres à
Urbain et bibliothécaire du duc Guido Ubaldo,
sous le pontificat d'Alexandre VI :

Le cœur, principe de la sagesse ;
Le poumon, principe de la parole,
Le fiel, principe de la colère,
La rate, principe des ris ;
Et le foie, principe de l'amour.

LE BON DOMESTIQUE

Madame.—Thomas, j'ai toujours eu grande
confiance en vous. Maintenant, expliquez-moi,
comment les comptes du boucher sont toujours
si élevés alors que vous nous servez de si mau-
vais diners.

Thomas.—Madame doit faire erreur, car nous
n'avons jamais un bon morceau à la cuisine, sans
que j'en envoie un peu à sa table. C'est chez moi
une question de principe.

ON N'EST QUE CE QU'ON PARAÎT



SELF MADE MEN

PENDANT ET APRÈS LA MUSIQUE

Mélomane (grincheux, à deux dames qui ne cessent de parler pendant l'ouverture de la Muette).—Pardon, mesdames, mais si la musique gêne votre conversation, je vais prier M. Lavigne de la faire cesser.

Les deux Dames (ensemble).—Insolent !

Soulagées par cette réponse énergique, les deux causeuses, continuent de plus belle, élevant la parole à l'unisson des cuivres ; lorsque soudain, la musique s'arrêtant, on entend une voix mélodieuse dire très distinctement :

—Moi, ma chère, tous mes dessous sont en coton.

Testo, l'homme fort, en est tombé en faiblesse.

LA VIEILLE GARDE

Mademoiselle Vieillesse.—J'aime la guerre, moi, et si j'étais un homme je ne perdrais pas une occasion de prendre le fusil.

Un ami (trop naïf).—Mais, mademoiselle, votre âge vous ferait exempter !

Comme on fait son chemin on s'y couche



Brown.—Hello ! mon vieux, dans quelle machine tu fais prendre ?

Smith.—Tu ne vois pas ? C'est une de mes inventions. Avec cela je puis me promener toute la journée au milieu des pelures de bananes.

SIMPLE IDYLLE

Nous étions quatre jeunes gens,
Un bleu dimanche,
Et nous allions à travers champs...
A chaque branche
Scintillaient de beaux rayons blancs...
Un bleu dimanche,
Nous étions quatre jeunes gens ;
Quatre garçons, quatre fillettes
Aux grands yeux noirs,
Et nous disions maintes sornettes...
Près des manoirs,
Les mains jaloux montraient leurs têtes.
Aux grands yeux noirs,
Nous cherchions l'âme des fillettes :
Nous cherchions des regards d'amour
Sous le feuillage,
Et nous cherchâmes tout le jour...
Dans un bocage,
Mille oiseaux chantaient tour à tour.
Sous le feuillage,
Nous cherchions des regards d'amour.
Et l'amour, frileuse hirondelle,
Quand vint la nuit,
Voyant des feux dans leur prunelle,
Y fit son nid...

LE SALUT

La manière de se saluer ne diffère guère chez les peuples civilisés : il en est autrement chez les sauvages.

Holub décrit cependant chez les Marutzé de l'Afrique australe une coutume qui rappelle ce que nous rencontrons chez nos grands-pères : " Il y a une façon de saluer un étranger à laquelle tous, même le roi, doivent se conformer. Après l'échange de quelques mots, l'hôte saisi une tabatière qui pend à son cou, ou à sa ceinture, ou à son bracelet, il l'ouvre et la tend à son hôte, ou bien, après en avoir vidé le contenu dans sa propre main, il en prend une prise, puis tend le tabac à ceux qui l'entourent." Des populations que nous sommes habitués à regarder comme civilisées ont l'habitude de faire à l'étranger un présent de bienvenue. Théodore Bent décrit, dans les Cyclades, cette coutume de la façon suivante : " Lorsque notre hôte apporta le porc dans la maison, il fit une révérence et vint le placer à mes pieds en prononçant le distique suivant : " Je vous ai apporté un petit porc rouge, rouge comme votre barbe." S'apercevant de mon étonnement causé par l'absence de la barbe en question, il m'expliqua que c'était la façon habituelle d'offrir un présent à l'hôte qu'on désire honorer."

Il reste une série de coutumes qu'il est difficile de classer et que nous énumérerons ici.

En Afrique, on trouve le dégoûtant usage de cracher sur la personne envers qui on est bien disposé. Schweinfurt, parlant des Dyoor, dit : " Dans ces derniers temps, ils ont perdu quelques-uns de leurs anciens usages ; par exemple, l'habitude de cracher les uns sur les autres, qui était la seule façon de saluer, est tombée en désuétude. Durant tout mon séjour en Afrique, je n'en fus témoin que trois fois.

Enfin, beaucoup de coutumes et de façons de saluer, comme par exemple, la poignée de main sont importées par les voyageurs ; il en est de même de certaines formules en usage. Ainsi, lorsque Livingstone était en route pour le Loanda, il trouva chez les Katema une exclamation de surprise " Allah ", ressemblant au " Allah " des Arabes, et paraissant empruntée aux Mahométans. Un peu plus loin, il rencontra une formule de salutation peut-être d'origine chrétienne : *Ave-rie* (*Ave Maria*). Il remarqua, à ce propos, que " les formules voyagent probablement plus vite et plus loin que la foi."

Les seules races paraissant ne posséder aucune salutation d'aucune sorte sont les Kumi et les Lhoassai. En Corée, d'après Saint-John, on ne connaît d'autre façon de se saluer que de se battre, ce qui, à notre point de vue européen, semble une étrange façon de se souhaiter la bienvenue.

UN MALENTENDU



Ministre Anglican.—Savez-vous, mes enfants, quel jour que c'est aujourd'hui ?

Tommy, qui joue aux marbres le dimanche.—Ça c'est bête, un anglais : il ne sait pas quel jour que c'est.

SALUBRITÉ INQUIÉTANTE

Comment, ma ville malsaine ? s'écriait un bon maire. Mais mon cher monsieur, personne ne meurt chez nous, et quand un de mes administrés est fatigué de la vie, il est obligé, s'il veut s'en débarrasser, d'aller dans la ville voisine. Il y a chez nous deux vieux qui sont si vieux qu'ils ne savent plus qui ils sont et que personne ne peut le leur dire.

UN PARENT ÉLOIGNÉ

Guss.—Etes-vous parent du docteur Météli ?
Joe.—Certainement, mais c'est une parentée éloignée.

Guss.—Que vous est-il ?

Joe.—Mon frère.

Guss.—Et vous appelez ça éloigné ? Pourquoi ?

Joe.—Dame ! il y a onze autres frères entre nous.

SI JEUNESSE SAVAIT !



(Les dernières méditations d'une place d'eau)

Lui, (songeant).—Voilà quinze jours que je Paul-mire en silence. Mais comment me décider à lui parler de mon amour ? Elle va rire de moi.

Elle, (également plongée dans la méditation).—Il me paraissait pourtant intelligent ? Et dire qu'il est trop bête pour venir me parler.

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Enfin, après plus de trois heures de marches et de contre-marches dans un dédale inextricable de galeries et de grottes; après avoir monté, descendu, tourné à droite, à gauche, dans toutes les directions, Sans-Nez, qui n'avait cessé de jurer, de protester, de maudire les pirates, et le diable, Sans-Nez, littéralement épuisé, s'arrêta.

— Nous sommes absolument égarés, dit-il.

— Nous avons perdu depuis longtemps la piste des pirates, et ce n'est pas dans une obscurité pareille que nous la retrouverons. — Je crève de fatigue, j'ai les genoux et les mains en sang et je m'arrête ici.

Tomaho qui s'était tu, qui n'avait proféré aucune plainte, surexcité par l'espérance de sauver Conception, par le désir de se venger, avait conservé toute son énergie.

— Mon frère se décourage vite, dit-il. Sa volonté est un feu d'herbes sèches qui donne une grande flamme, et s'éteint aussitôt.

Cependant les galeries et couloirs souterrains se succédaient à l'infini.

C'était un labyrinthe aux mille détours.

Tantôt une impasse doublait la distance à parcourir, et faisait perdre un temps précieux.

Tantôt dans un carrefour s'ouvraient dix galeries rayonnant dans toutes les directions.

Et par-dessus tous les obstacles, les ténèbres les plus épaisses, la nuit la plus noire, l'obscurité dense, opaque, pesante.

Obscurité sépulcrale à laquelle l'œil ne s'habitue pas.

Ténèbres profondes que ne saurait percer le regard du hibou.

Nuit d'enfer aux feux éteints, et abandonné des âmes.

Sans-Nez ne s'intimidait pas facilement.

Pourtant le silence, la solitude, l'ombre finissaient par agir fortement sur son être.

Il commençait à désespérer de revoir jamais le jour.

Fatigué, épuisé, il s'arrêta de nouveau.

— Je n'irai pas plus loin ! dit-il.

— Une heure de repos, et nous nous remettons en marche.

Tomaho et son compagnon s'étendirent sur le sable et tous deux réfléchirent non sans angoisse au sort épouvantable qui les attendait s'ils ne pouvaient sortir de ce labyrinthe inextricable.

Nous laisserons Tomaho et Sans-Nez dans les souterrains pour revenir sur nos pas.

La clarté du récit exige que nous contrôlions les suppositions des trappeurs, quant à la façon dont les pirates avaient enlevé mademoiselle d'Éragny et Conception.

Revenons donc au moment où les pirogues portant les jeunes femmes sont repoussées par les rapides vers la Tour du Sorcier.

Dans l'intérieur de celle-ci sont les trois pirates que nous avons vu se jeter dans le fleuve.

Ils ont, la veille, été poussés sur cette plage qui borde le roc placé en face de la Tour du Sorcier des Eaux.

De ce roc, par une galerie souterraine, ils ont pu revenir se placer dans la tour, en passant au-dessous du Puits sans fin, à l'aide de la communication dont Sans-Nez avait deviné l'existence.

Ils attendent.

La caravane n'a pas encore tenté le passage.

John Huggs et Basilie, hissés sur le rebord de celle des meurtrières qui donne sur le Colorado, promenaient un regard observateur sur la rive gauche du fleuve; de temps à autre, ils se retournaient pour répondre à la Fouine, resté sur le parterre intérieur de la grotte.

— C'était égal, venait de dire ce dernier, la descente est rude, et l'on me paierait pour la recommencer.

— Tais-toi, trembleur ! grommela John Huggs, et souviens-toi qu'il est plus dangereux de me désobéir que de marcher avec moi au danger.

— Maintenant, parlons d'affaires, dit Huggs.

— Il est temps.

— Je sais que cet imbécile de Lineourt va tenter aujourd'hui de descendre la cataracte avec toute sa troupe.

— Voilà ce qui s'appelle être bien informé, remaqua Basilie.

— Comment diable avez-vous manœuvré pour être ainsi au courant des affaires de cette caravane ?

— Quand on fait la guerre, répondit le capitaine, on emploie des espions pour se renseigner sur les forces, les marches et les projets de l'ennemi.

— Eh bien ! un espion m'a admirablement servi.

— Et c'est ? ... interrogea Basilie.

— C'est la Couleuvre ! dit John Huggs.

— Un joli garçon, observa la Fouine.

— Si mes calculs ne me trompent pas, avant dix minutes nous devons veiller attentivement et nous tenir prêts.

— Prêts à quoi ? demanda Basilie.

— Car enfin la Fouine et moi nous ne savons pas encore au juste pourquoi nous sommes ici.

— Je vais vous le dire.

— Écoutez-moi attentivement et n'oubliez aucune de mes recommandations.

— Il s'agit d'enlever la fille de ce colonel d'Éragny, l'associé de *monsieur le comte*.

— Le comte marche à la conquête du *secret du Trappeur* et nous voulons notre part de ce butin, qui promet d'être énorme.

— N'étant pas de force à imposer nos conditions, nous agissons de ruse.

— Le vieux d'Éragny nous paiera une belle rançon pour sa fille.

— Il s'agit de ne pas rater le coup.

— Mais, avant tout, je vais vous montrer l'instrument du crime, inventé par cet animal de la Couleuvre.

John Huggs descendit de la meurtrière et se glissa le long des parois de la grotte.

Il s'arrêta devant une anfractuosité, y introduisit le bras et en tira une longue perche de bois à la fois solide et légère.

Au bout de cette perche était fixé un double croc en fer.

— Voilà ce qui s'appelle une gaffe soignée, dit Basilie.

— Ces crochets courbés en hameçon accrocheraient une baleine.

— C'est ce qu'il faut, dit John Huggs.

— Il s'agira de distinguer la barque qui portera la fille du colonel, de l'accrocher en passant, de l'attirer sur le gouffre et de la faire chavirer.

— Chavirer ! répéta Basilie.

— Bon !

— Le Puits les rendra vivantes.

— Elles feront le même voyage que nous sous les eaux.

— J'y suis en plein, capitaine.

— Nous irons, reprit Huggs, attendre, sur la plage, là-bas, que le Puits sans fin nous rende la jeune fille.

Bientôt les deux pirates, commodément installés, purent observer à l'aise les allées et venues de la caravane.

Tout à coup John Huggs poussa une joyeuse exclamation.

— Tout va bien ! s'écria-t-il.

— Du calme, ne nous trompons pas et jouons de la gaffe à propos.

Bientôt les yoles de mademoiselle d'Éragny et de Conception approchèrent, suivant bonne distance les barques occupées par les autres femmes.

L'heure décisive était venue.

Les pirates guettaient leur proie.

A cent mètres l'une de l'autre, les pirogues se suivaient.

Celle de mademoiselle d'Éragny arriva rapidement à portée.

La longue perche sortit de la Tour du Sorcier des Eaux.

Habilement dirigée par John Huggs et Basilie, elle se fixa à la proue de la yole, qui fut aussitôt attirée dans les eaux tourbillonnantes du gouffre et chavirée. Mademoiselle d'Éragny se débattit pendant quelques secondes et sombra.

Les deux Hurons qui l'accompagnaient se maintinrent plus longtemps sur l'eau; mais entraînés par la force irrésistible du tourbillon, ils disparurent à leur tour.

— Enfoncé, *monsieur le comte* ! s'écria joyeusement John Huggs.

Puis, s'adressant à l'intérieur de la grotte, il cria à ses compagnons :

— Suivez-moi ! vite à la plage.

Une exclamation arrêta le capitaine.

John Huggs se retourna vers Basilie qui venait de pousser le cri de surprise.

— Une deuxième yole, avec une autre ingénue ! disait le lieutenant.

— Si nous recommençons l'opération ? proposait-il.

— Comme tu voudras, dit John Huggs.

Alors la gaffe s'allongea de nouveau.

Le canot de Conception fut entraîné et chaviré.

La femme de Tomaho disparut dans les profondeurs du Puits sans fin avec son pilote le squatter.

Déjà la Fouine avait disparu dans le conduit souterrain.

Ses compagnons le suivirent.

Si rapide que fût leur course, le tourbillon rendit plus rapidement encore les corps qu'il avait engloutis.

Les deux pirates rejoignirent la Fouine qui venait de déposer mademoiselle d'Éragny sur une île à sec.

Cependant deux autres corps venaient de surgir à la surface de l'eau.

C'étaient ceux de Conception et du squatter qui guidait la barque.

La jeune femme allait être jetée violemment contre le rocher.

Basilie se précipita et parvint à recueillir Conception sans aucun accident.

Aidé de la Fouine, il la transporta à côté de la fille du colonel.

Puis la Fouine tira son couteau et égorgea consciencieusement les deux hurons et le squatter.

Ce fut à ce moment-là que Tomaho et Sans-Nez aperçurent les bandits.

Quand le brigand eut accompli son œuvre de sang, il poussa les cadavres du pied et les fit rouler dans l'un des torrents.

John Huggs et Basilie, aidé de la Fouine, transportèrent les malheureuses femmes dans une grotte voisine.

Elles paraissaient avoir subi une complète asphyxie.

La Fouine en fit la remarque.

— Elles sont mortes ! dit-il.

— Plus vivantes que toi, mort dans le dos ! dit John Huggs.

“Elles ne sont pas restées vingt secondes sous l'eau.

“Tu vas les voir ressusciter dans cinq minutes.”

Tout en parlant, le chef des pirates avait ouvert un sac de caoutchouc fixé sur ses épaules.

Il en tira une large bande de flanelle et deux sacs; l'un contenait des sels et l'autre un liquide incolore dont il imprégna le morceau de lainage.

Après quelques minutes, les deux jeunes femmes ouvrirent les yeux et furent saisies d'épouvante et de désespoir.

Mademoiselle d'Éragny se leva et poussa un cri de terreur.

John Huggs lui prit la main avec bonhomie, la fit s'asseoir sur une roche et lui dit d'un air paisible et convaincu :

—Miss, ne vous alarmez pas sans raison.

—Causons froidement.

—Vous ne courez aucun danger immédiat ni pour la vie ni pour l'honneur; j'y engage ma parole, et comme la réputation d'exactitude dans ses engagements se cote cher sur le marché de la prairie, croyez que je ne voudrais rien affirmer à la légère.

Et précisant la situation :

—Votre enlèvement, dit-il, n'est pas une question d'amourette, mais une affaire d'argent.

—Mon père, monsieur, dit vivement mademoiselle d'Éragny, consentira à tous les sacrifices.

—J'y compte bien ! dit John Huggs.

—Et Tomaho, fit Conception, paiera fort cher ma rançon.

—Je n'en doute pas ! dit le capitaine.

Puis offrant un cordial aux jeunes femmes :

—Vous tremblez de froid, dit-il; j'espère pour la confiance que je mérite que ce n'est point de peur.

Il n'y avait pas à douter de la sincérité de John Huggs, et les prisonnières en conçurent un certain espoir qui se refléta sur leur physionomie.

—Vous souriez, mesdames, dit John Huggs, et je vous ai persuadées.

—J'en suis heureux.

—Pouvez-vous nous suivre ?

Les deux femmes se levèrent.

—Basilie ?... dit John Huggs à son lieutenant, le bras à madame Tomaho, mon cher ami.

—La Fouine ?

—Allume une des torches qui sont dans ton sac.

—Tu nous précéderas !

On avança.

John Huggs avait sans doute à fond les sinuosités des galeries avec la Couleuvre, car il n'hésitait jamais dans ses indications.

Mais il y eut tout à coup comme un choc subit qui vint secouer les prisonnières et leurs guides.

Ce choc fut un mot de la Fouine, prononcé avec effroi.

—Capitaine ! dit soudain le pirate en s'arrêtant.

Dans l'accent, il y avait une indicible angoisse.

—Eh ! fit John Huggs en tirant son revolver, qu'y a-t-il, poltron ?

—Capitaine... ca... a... pitaine, ça sent le serpent ! fit la Fouine qui n'articulait ces mots qu'avec difficulté, car sa gorge étranglait les sons au passage.

Le serpent était proche; l'atmosphère s'imprégnait de cette senteur de muse que dégagent si fortement les reptiles de cette taille.

Une nuée épaisse, visible à la lueur de la torche de la Fouine, s'avancait dans la galerie.

C'était l'humide vapeur qui enveloppait le boa, dont on entrevit les ondulations.

Il était à trente pas et s'approchait lentement, rampant et démesuré, commençait à siffler avec colère.

Deux points, deux énormes diamants noirs, ses yeux, brillaient d'un incomparable éclat.

Frissonnantes, éperdues, les deux jeunes femmes, pour ne pas tomber, car elles défaillaient, se tenaient adossées aux parois du souterrain.

Basilie était fort ému.

—Imbécile !... dit Huggs avec un mépris profond.

—Tu vas voir.

Et tout ceci se passait très-rapidement.

—La Fouine, dit la voix de Huggs impérieusement, je te surveille; tu veux te retourner et tirer sur nous...

—Prends-y garde.

—Un geste suspect et tu es mort.

—Couche-toi à terre, tiens la torche d'une main.

—De l'autre, vise la bête.

—Quand elle sera à bonne portée, fais feu de ton revolver et nous tirerons avec les nôtres.

—Le boa sera criblé.

La Fouine était terrifié.

Il tourna la tête et vit le menaçant revolver de Huggs; pas moyen de reculer.

Le mieux était donc d'obéir et de tenir ferme.

Le boa immense, mesurant plus de onze pas, capable de broyer un éléphant dans ses anneaux, s'avancait de plus en plus redoutable, et ses sifflements devenaient stridents.

Tout à coup il se replia en spirale, sa tête hideuse s'agita au-dessus de ses anneaux.

Basilie allait tirer.

Huggs le devança.

Il fit feu.

Mais la balle, au lieu d'atteindre le serpent, troua la poitrine de la Fouine.

L'homme tomba raide mort.

La torche s'éteignit.

Et John Huggs ricana.

—Capitaine, disait Basilie, en retraite, en retraite !

—Pas un instant à perdre !

—C'est la Fouine que vous avez abattu.

—Je le sais bien, triple brute ! fit John Huggs.

—Tu vas voir !

—Reculons lentement.

Et Huggs, entraînant les prisonnières, fit une trentaine de pas en arrière, puis s'arrêta.

Le serpent sifflait terriblement.

—As-tu compris ? fit Huggs.

—Non, capitaine.

Le boa était arrêté pour quelques instants par la lumière des torches; il avait peur du feu.

—Mais... cependant.

—Cependant il se serait élancé quand même.

—Il s'élance, capitaine.

—Reculons, et vite, vite !

—Mais non, inutile !

—Tu ne vois donc pas ?

—La torche de la Fouine est éteinte, la bête n'a pas trop d'inquiétude de nos feux.

—Nous sommes à bonne distance et elle va manger de la Fouine que j'ai tué exprès.

—Entre nous, capitaine, le drôle ne valait pas cher.

Et il nous sauve.

—Bien malgré lui, capitaine !

—Entends-tu ses os craquer ?

En effet des bruits sinistres de chairs broyées et d'os disloqués arrivaient jusqu'aux pirates.

Le boa s'était jeté sur sa proie, et, poussé par la faim, l'enlaçait de ses anneaux, la pé-

trissait de bave, l'allongeait démesurément sous son étreinte.

Le reptile, sous la toute-puissante attraction de ses appétits, était tout entier à ce repas épouvantable.

Les préparatifs en durèrent plus demi-heure.

Et John Burgh fût vraiment magnifique de sang-froid.

Il alluma un cigare et en offrit un à Basilie.

—Nous avons le temps ! disait-il. La bête va mettre plus de vingt minutes à engluer la Fouine de salive et elle l'avalerait lentement.

—Mesdames, c'est un beau spectacle et qui vaut de l'or.

—Jamais vous n'avez vu pareille chose.

—On paierait sa stalle cent dollars si Barnum offrait une pareille représentation.

Le deuxième fini, Huggs dit en riant :

—On ne voit plus que la tête de notre infortuné camarade.

—Voici le moment de se venger !

—Le serpent est incapable de faire un mouvement.

Et John Huggs, d'un coup de revolver à bout portant, cassa hardiment la tête au reptile, qui ne se débattit même pas.

Blanche admirait le calme et le sang-froid du Bandit, qui eût mérité d'être un héros, si, l'audace, l'esprit d'à-propos et le flegme suffisaient pour constituer l'héroïsme.

Mais déjà le marchand reparaisait dans John Huggs.

—Ohé ! fit-il.

—A moi, Basilie !

—Tu vas m'aider à dépouiller la bête.

—Nous l'empaillerons.

Bientôt la petite troupe se remit en marche.

Blanche et Conception étaient terriblement impressionnées.

Basilie en avant avec la peau sifflait dans ses dents, ravi d'avoir un capitaine doué de si belles qualités, si expéditif en tout et si bien avisé !

Basilie ne siffla pas longtemps parce qu'un sifflement répondit au sien.

John Huggs se tourna brusquement vers son lieutenant :

—Tu entends ! dit-il.

—Oui ! dit Basilie, reprenant cette couleur verte qui marquait chez lui les brusques transitions de l'insouciance à la terreur.

—C'est la femelle du boa ! dit Huggs avec une tranquillité étonnante.

Et tout bas :

—Sacrifions la femme du géant Tomaho, veux-tu ?

—Oui, pardieu !

Et comme le serpent n'était pas trop rapproché, que d'autre part maître Basilie avait tout lieu de supposer que Conception jouant le rôle si brillamment rempli précédemment par la Fouine, tout se passerait au mieux, le digne lieutenant reprit immédiatement sa gaieté.

—Capitaine, dit-il sur un ton bas, mais avec un accent joyeux, ça fera deux peaux.

—Les huit pour cent de la recette compenseront la perte de la rançon de madame Tomaho.

—Aie ! aie ! Je suis... mort !

Et il l'était.

John Huggs venait de lui planter son poignard dans la gorge lui coupant l'artère-carotide.

Et le misérable tomba.

—Vite ! dit John Huggs aux femmes que cette succession de meurtres jetait dans des émotions si terribles, qu'elles n'agissaient plus que comme des automates.

Et le capitaine emporta la torche que tenait encore Basilie inanimé.

Le second boa se comporta exactement comme le premier.

Et John Huggs, à trente pas comme la première fois, la torche posée sur une saillie de roc, le cigare aux lèvres, disait :

—Mesdames, vous êtes dans un état d'agitation qui me peine, et je vous engage dans votre intérêt à dominer ces peurs inutiles.

“ Je connais à fond les serpents et leurs mœurs.

“ Celui-ci imitera l'autre et un autre imiterait celui-ci.

—Grand Dieu ! dit Conception.

“ S'il en venait un troisième !

—Oh ! madame, c'est à peu près impossible.

“ Les boas vont par couple, mâle et femelle ; mais ils ne supporteront pas des voisins.”

Et toutguement, doctement, John Huggs déduisit d'excellentes raisons pour rassurer les jeunes femmes.

Et le boa dévorait Basilic.

Mesdames, c'est fini reprit Huggs au bout d'un temps.

“ Je vais expédier le boa.”

Et John Huggs imperturbable se mit à la besogne ; il tua et dépeça l'animal.

—Suivez-moi, mesdames !

Il prit les devants.

Quelles aventures et quelle position pour deux femmes !

Blanche et Conception, martelées en quelque sorte par tant d'événements inouis, étaient sous le coup d'une sorte de stupeur.

Stupeur telle que, sans prendre garde à leurs pieds, elles marchèrent sur le sang, la chair et les os, passèrent au milieu de ce carnage, et trempant leurs jupes d'une boue rougâtre.

—Nous arrivons ! dit John Huggs après vingt minutes de marche.

“ Encore un peu de courage !

“ Un quart d'heure d'énergie et nous y sommes.

—Dites-vous vrai, monsieur ? demanda Blanche sortant d'un songe.

“ Je crains toujours d'être perdue dans ces galeries.

—Oh ! nul danger. . .

“ Je puis vous rassurer.

“ Comme d'ici à peu, pour assurer ma retraite, je ferai à deux mille pas d'ici sauter plus de six mille pieds cubes de roc inattaquable au pic, et que quiconque voudrait venir par le Puits sans fin ne le pourrait plus, je ne vois nul inconvénient à vous révéler une particularité bizarre de ces galeries.

“ En partant du Puits sans fin, on arrive nécessairement, par la disposition des souterrains, quelque bifurcation que l'on prenne, on arrive, dis-je, à mon repaire.

“ C'est une excavation immense, débouchant sur la prairie de l'autre côté des montagnes que vous avez traversées par les rapides, et que nous retraversons en ce moment.

“ D'autre part, en partant de mon repaire, on arrive inévitablement au Puits au fin.

“ Cependant il y a six carefours : mais les routes sont parallèles et arrivent au même point. . .

—Oh ! oh ! . . . Du nouveau ! . . . Encore !

Et le bandit jeta à terre son fardou.

—Mademoiselle d'Éragny, dit-il, ne craignez rien.

“ Madame Tomaho, vous valez moins cher que mademoiselle, et je vais vous sacrifier avec un regret sincère puisque je perdrai la rançon.

“ Il retourne encore du serpent, et ça sille rude !”

Il leva la torche.

—Sacré diable ! dit-il.

“ C'est un nid de ces damnées bêtes ; il y en a plus de mille.

Et il parut embarrassé.

Vraiment il y avait de quoi.

Que l'on s'imagine plus de cinq ou six cents reptiles variant de un à deux mètres, grouillant, rampant, s'enroulant, se déroulant, et tous la tête vers la lumière.

Que l'on se figure ces douze cents yeux dardés sur le même point et réfléchant avec une splendeur incomparable l'éclat de la torche !

C'était saisissant et merveilleux.

C'était aussi effroyable et monstrueux.

Mais John Huggs avait réfléchi.

Il posa sa torche à terre et dit, toujours avec le même flegme :

—On va s'en tirer tout de même.

“ Ne bougeons pas !”

Il répandit toute la poire à poudre de maître Basilic devant lui : car il avait eu soin de recueillir les munitions des morts.

Cela fait, il se releva.

—Mesdames, dit-il, vous voyez à deux cents pas cette protubérance ayant forme de boule ?

“ C'est la porte de mon repaire sur les souterrains.

“ C'est une roche énorme que les capitaines, mes prédécesseurs, ont fait fabriquer pour boucher du côté des galeries la communication sur la grotte qui abrite la bande depuis bien des années.

“ Il faudrait une force colossale pour dé ranger cette roche, et j'ai dû y employer des leviers puissants quand un ami m'a proposé de me faire connaître les secrets du Puits sans fin.”

Le capitaine faisait allusion à la Couleuvre.

Il reprit :

—Ne vous alarmez donc point.

“ Ces bêtes-là ont peur du feu et n'avancent pas encore.

“ Je vais donner le signal à mes compagnons.

“ Ils m'attendent et ils écoutent depuis de longues heures.

“ En tirant deux coups de revolver, ils sauront que je suis là et ouvriront la communication : ils viendront à nous.

—Ils seront piqués par ces reptiles ! ne put s'empêcher de dire Blanche.

—Oh ! je perdrais une dizaine d'hommes que le mal ne serait pas grand, dit John Huggs en souriant.

—Et si ces reptiles se jettent sur nous ?

—J'allume ma trainée de poudre !

“ Mademoiselle, vous êtes plus brave que madame Tomaho.

“ Éclairez-moi !

“ Levez-bien la torche, que je surveille les reptiles.

“ Attention !”

Il fit feu deux fois.

Aussitôt des voix affaiblies firent entendre de joyeux hurrahs.

On entendit le bruit de grands efforts, et la roche, formant porte, roula et livra passage à une foule d'hommes qui piétinèrent sur les reptiles et qui se mirent à pousser des cris féroces en se sentant mordus.

Mais la masse des serpents se précipita vers John Huggs, qui répandit la poudre de la Fouine, plus la sienne, en reculant rapidement avec les deux prisonnières et en faisant une très-longue trainée.

Avant terminé, il se retourna, saisit la torche des mains de mademoiselle d'Éragny et attendit une minute environ.

Les serpents rampaient et ils se trouvèrent bientôt sur la poudre.

John Huggs mit le feu.

Ce fut une flambée splendide, un éclair immense, une vision infernale.

On aperçut des centaines de serpents se tortillant et mourant calcinés en poussant des sifflements épouvantables.

Plus loin, quelques hommes piqués, chancelaient et tombaient foudroyés par le venin.

Le reste de la bande riait. . . et acclamait le capitaine. . .

Et lui, impassible, disait :

—Mesdames, c'est fini !

“ Nous sommes arrivés !”

Puis il donna des ordres à ses pirates.

Les serpents étaient écrasés, brûlés, anéantis.

Après cette terrible succession d'aventures, John Huggs donna l'exemple du sang-froid, du calme et de l'empire sur soi-même, après le danger.

Il fit ramasser les blessés.

Puis il ordonna de cautériser, au moyen de l'alcali volatil, toutes les plaies et blessures dues à la dent des reptiles venimeux.

L'opération fut rapidement exécutée, grâce à l'habitude qu'avaient quelques pirates de soigner les morsures de serpents.

Cependant tout n'était pas dit.

Il y avait des morts.

De plus, une grande quantité de reptiles avaient été tués ; mais il restait certainement un plus grand nombre encore qui avait déserté le terrain de combat et s'étaient réfugiés en masse dans les cavités, fissures et anfractuosités de l'immense grotte.

Il s'agissait de parer à d'autres attaques.

Il fallait éviter une nouvelle lutte à la fois dangereuse et inutile.

Il était enfin nécessaire d'éloigner le plus promptement possible ceux des serpents qui, cachés sous les éclats de roches, pouvaient encore surprendre, blesser et tuer inopinément.

John Huggs trouva sans peine un moyen expéditif et pratique.

Il dirigea cinquante hommes pour battre avec soin le sol environnant et fouiller tous les trous.

Ces hommes armés de leurs baguettes de fusils auxquelles était fichée une mèche souffrée, promenaient leur torche improvisée dans tous les recoins et sous chaque pierre.

Si, touché par la flamme bleue ou indisposé par l'odeur âcre et nauséabonde du soufre brûlant, un serpent se montrait, il était aussitôt coupé en deux d'un coup de baguette.

Pour assurer définitivement la sécurité de sa troupe et effrayer les serpents survivants, John Huggs usa en outre du moyen qui lui avait si bien réussi.

Il fit répandre des trainées de poudre humide entre sa troupe et les endroits où s'étaient réfugiés les reptiles.

On mit le feu, et la poudre, fusant et brûlant lentement, produisit de longues trainées de flammes.

Des myriades d'étincelles s'élevèrent en crépitant au milieu de la fumée colorée en rouge.

Un pareil feu d'artifice était bien fait pour paralyser de terreur tous les serpents du monde.

Libres d'agir, les pirates, sur l'ordre de leur chef, emportèrent les blessés, se dirigèrent en double vers un point désigné et enterrèrent leurs morts.

Le capitaine, avec les deux prisonnières, marchant en arrière, suivi seulement de quelques-uns de ses hommes sur lesquels il comptait le plus.

On arriva dans une sorte d'accueil assez spacieux terminant une large galerie dont une roche, nous l'avons dit, formait porte.

Cette roche était plate et admirablement déposée pour dissimuler l'entrée qui venait d'être ouverte.

(A suivre.)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 926e livraison (30 Aout 1890).

TEXTE :—La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — Un serpent chef de district. — Mes voisins, par Henri Fayel. — La Sama, par Louis Sévin. — En esclavage, par Mme de Nanteuil. — Le chien de la Douairière, par Léon d'Avezan.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 22 Septembre.
Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME

THE WORLD AGAINST HER

Excellente Compagnie, Jolis Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

Une Excellente Troupe de Variétés.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

17,998 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON. PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDÉ EN 1861.

Correspondance Littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses,

Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York